

5^e Année - N° 198.

Le numéro : 30 centimes

1^{er} Août 1918.

LE PAYS DE FRANCE



Organe des
ÉTATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Abonnement pour la France. 15 Frs.

G^{al} Demetz

Abonnement pour l'Etranger. 20

Edité par
Le Matin
2.4.6
boulevard Poissonnière
PARIS



VI

LE FILET SE TEND

(Suite)

— Ne vous désespérez pas, ne vous réjouissez pas non plus. Attendez ; restons ce que nous étions hier, avec un peu plus d'amitié en plus, voulez-vous ?

En réponse à cette question Lionel répéta avec le même ton douloureux :

— Je suis désespéré.

— Songez à tant d'autres désespoirs. Voici ma main, c'est celle d'une amie sincère.

Lionel prit la main que lui tendait Sylvie et la porta à ses lèvres. La jeune fille ne retira sa main qu'après le temps nécessaire pour le point être brutale, puis elle se remit en marche. Lionel la suivit.

Ils revinrent rejoindre M^{me} Lorrerot ; Sylvie essayait de réveiller la conversation, mais Lionel ne lui répondait qu'à peine.

Il accompagna les deux femmes jusqu'au seuil du Portrieux, puis prit congé. Il avait hâte d'être seul.

VII

LE PIANO RÉVÉLATEUR

Lionel, décidé à ne pas perdre de vue les hôtes du Pétrel et bien qu'une pluie fine et serrée se fût mise à tomber, sortit après le dîner.

Il prit son revolver qu'il visita avec soin, endossa un ciré noir, se chaussa fortement, glissa dans ses poches une petite lampe électrique, un fort couteau et s'en alla doucement.

Lionel gagna la falaise puis, avec d'extrêmes précautions, s'approcha du Pétrel. Tout était fermé, mais la fenêtre du salon était éclairée et des accords d'instruments venaient jusqu'à lui.

Lionel, après avoir inspecté le mur, trouva une fissure où il était possible de poser le pied et bien qu'il ne pût encore compter sur la validité de son bras gauche, son désir de voir et peut-être d'entendre était si violent, si tenace, qu'il n'hésita pas.

Il posa le pied, s'enleva, parvint de la main droite à agripper le faîte du mur et fit un rétablissement.

A ce moment, les accords s'éteignirent et Lionel, se couchant sur le faîte, attendit.

Il comptait qu'une porte, qu'une fenêtre allait s'ouvrir, qu'il avait, malgré toutes les précautions prises, été entendu et qu'on allait le découvrir ; mais son parti était pris ; s'il ne lui restait qu'une chance, il tenterait cette chance pour aller jusqu'au bout de son expédition.

La pluie tombait plus serrée, frappant les vitres et la toiture.

L'officier prêta l'oreille ; un bruit singulier arrivait étouffé jusqu'à lui ; il était fait de coups brefs ou allongés, simples ou multipliés, tous pareils au bruit que fait la soie quand on la déchire. Retenant son souffle, il tendit toutes ses facultés pour percevoir, analyser plus strictement ces bruits presque imperceptibles et qu'il lui semblait avoir entendus déjà.

La lumière se fit tout à coup. Ah ! certes, oui, il les connaissait ces bruits, tant de fois il les avait entendus à bord : c'étaient ceux de la T. S. F.

Très vite, mais toujours avec les plus grandes précautions pour ne point faire de bruit, Lionel se laissa couler dans le jardin et courut plutôt qu'il n'alla jusqu'à la fenêtre éclairée ; bien que les volets fussent clos, ils étaient ajoutés et Lionel, certain maintenant de n'être pas surpris, se haussa sur la pointe des pieds et put distinguer ce qui se passait dans le salon.

Hedda était assise au clavier, frappant une seule note, à coups rythmés, et de la caisse ouverte de l'instrument une lueur sortait chaque fois que la note était frappée ; Garber, l'homme

qui passait pour être le chef de la maison, se penchait sur l'ouverture béante de l'instrument qui devait contenir le poste récepteur et transmetteur ; William et l'autre jeune homme étaient assis sur des fauteuils d'osier : l'un écrivait sur ses genoux, l'autre tenait un violon.

Lionel se laissa doucement retomber, il se mit à genoux, tira son carnet de sa poche, l'ouvrit et à l'aide du crayon traça sur les pages qu'il ne voyait pas des barres plus ou moins longues, selon que les décharges étaient langues ou brèves. Celles-ci cessèrent rapidement et Lionel entendit qu'on refermait le piano. Il se releva, regagna l'abri du mur. Il se fit un silence très long.

Il était une heure trois quarts lorsque Lionel arriva au Portrieux.

En gagnant la ruelle où s'ouvrait la porte dont il avait la clé, il vit que la fenêtre de la chambre de Sylvie était encore éclairée. Au bruit de son pas, la lumière s'éteignit, mais Lionel eut chaud au cœur ; Sylvie ne s'était pas couchée pour l'entendre rentrer.

Maintenant, dans sa chambre, après s'être débarrassé de ses vêtements mouillés, il se mit à sa table et chercha dans son carnet les signes qu'il y avait inscrits.

A l'aide de son alphabet Morse il eut vite fait de traduire ; cela lui donna :

...L.A.N.D. U.B.E.R. A.I.L.E.S.

En complétant le premier mot manquant Lionel construisit la phrase :

« L'Allemagne au-dessus de tout. »

Ainsi ces gens se croyaient si sûrs d'eux qu'ils ne prenaient même pas la peine de communiquer à l'aide d'un langage secret.

Courbé sous sa lampe, Lionel résuma sur le papier ses découvertes et les conséquences qui, logiquement, en découlaient.

Les étrangers avaient un dépôt chez eux,

fonds nécessaires ; au-dessous de ces cotes la navigation devenait précaire et les risques de s'échouer se multipliaient.

Or, on était en octobre ; le mercredi 11 la hauteur des eaux, prises à l'étiage du port, avait atteint 113 mètres, soit 11 m. 3 c., puis cet étiage s'était abaissé les jours suivants jusqu'à 77, soit 7 m. 7 c. Deux autres grandes marées étaient prévues pour le 28 et le 29 du même mois, les eaux atteindraient 10.9. C'était donc à ces dates que le sous-marin tenterait de se mettre en rapport avec la côte. Il fallait se presser, on était au 20.

Malgré l'heure tardive, Lionel écrivit un très long rapport à l'amiral où il consignait tous ces faits ; de plus, il prévenait son chef qu'il aurait vraisemblablement besoin de la coopération de plusieurs petits bâtiments de guerre et d'un détachement de fusiliers marins.

Quand, le lendemain au petit déjeuner, Lionel prit place à table, Clémence lui dit :

— A quelle heure perdue êtes-vous donc rentré ? Y a-t-il une raison pour sortir par un temps pareil et pour rentrer si tard ?

— Tard ? fit Lionel en riant, mais il n'était pas tard.

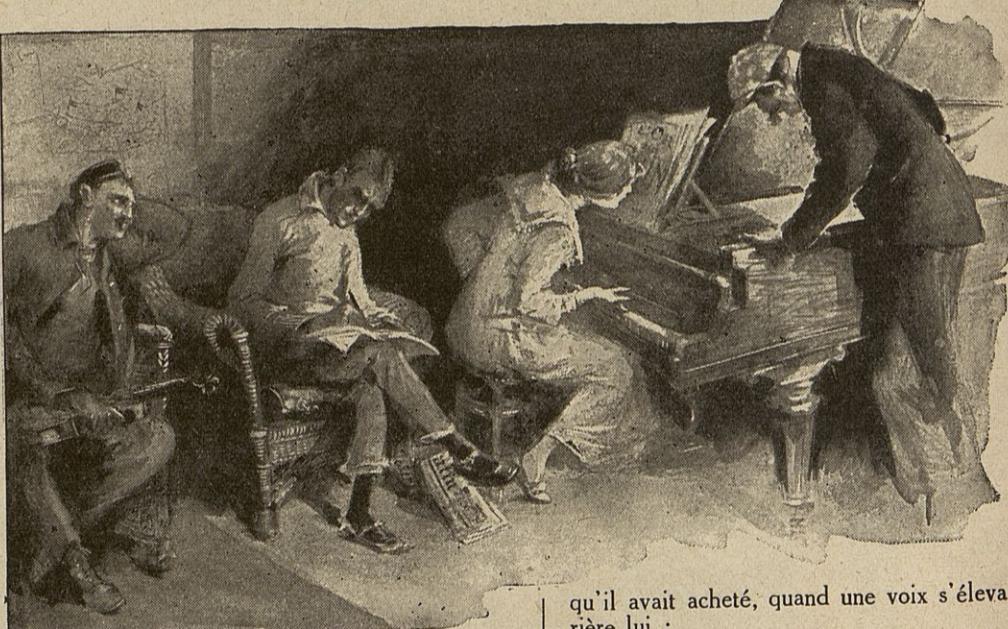
Le regard de Sylvie se posa sur lui et il ne put démêler le sentiment qui agitait la jeune fille. Elle se leva et alla choisir parmi cinq ou six un livre sur le piano. Lionel la suivit et put lui dire à voix basse :

— Je vous aime, Sylvie, je vous en prie, ne me jugez pas sur le mensonge que je viens de faire. Je vous jure que je suis digne de vous et que je vous aime.

Sylvie le regarda et cette fois Lionel entre vit comme un éclair de joie dans ses yeux.

Après avoir mis sa lettre à la poste de Saint-Quay, Lionel alla à la gare attendre Yvon qui devait arriver par le train de 9 heures.

L'officier se tenait debout, lisant un journal



dépôt enfoui sous terre. Que contenait ce dépôt ? Cela Lionel l'ignorait encore.

Ils entretenaient, à l'aide de la T. S. F., des relations avec inconnus.

Il restait à découvrir avec qui, comment et où aboutissaient ces communications.

Ils se servaient d'un canot spécial pour rencontrer, probablement en mer ou sur un des flots du banc, ceux avec qui ils correspondaient, à qui ils portaient du combustible ou des vivres.

Si, comme on pouvait le croire, un sous-marin était en cause, cela rétrécissait singulièrement le champ des hypothèses.

Il fallait au sous-marin un certain fond pour se mouvoir sans danger, il lui fallait surtout un endroit où il pouvait séjournier pendant quelques heures. Un seul endroit présentant cet avantage c'était la cuvette située au nord des Cognées où le fond atteignait 22 mètres aux grandes marées et était accessible pour qui possédait bien les parages, par des fonds variant entre 14 et 19 mètres. C'était donc là, non ailleurs, qu'il fallait chercher le relai du sous-marin.

La première partie du raisonnement admise démontrait que l'accès des Cognées n'était vraiment possible qu'au moment où la marée montait jusqu'à la cote 106, ce qui donnait les

qu'il avait acheté, quand une voix s'éleva derrière lui :

— A la disposition, commandant.

Lionel se retourna, c'était Yvon, mais un Yvon qu'il n'aurait certainement pas reconnu. Le paletot avait fait place à un jersey rapiécé, un chapeau roussi couvrait sa tête et le pantalon de velours s'enfonçait dans une paire de gros sabots fortement usagés.

— Bien ! garçon, dit Lionel, bonjour. Maintenant suis-moi à distance.

Il alla jusqu'à une guette de douaniers plantée sur la falaise et orientée vers le large, conséquemment à l'abri des regards, en face du Gerbot d'Avoine.

Cinq minutes après, Yvon se glissait auprès de lui.

— Assieds-toi là, garçon, et dis-moi : tu as vu l'amiral ?

— Oui, commandant. Il ne m'a pas dit grand' chose, comme toujours ; il m'a donné un ordre pour la direction du port et j'ai « touché » un canot démontable.

— Où est-il ?

— A l'eau, ou du moins tout prêt à y être. J'ai porté la caisse dans une cache et là j'ai sorti d'sa boîte, puis j'ai très bien caché tout ça ; l'failli chien qui mettrait l'nez d'sus aurait un certain flair.

(A suivre.)

URODONAL

et l'Arthritisme

Tout déplumé étant arthritique, doit prendre de l'URODONAL.



Son dernier cheveu... pourvu qu'il frise !...

L'OPINION MÉDICALE :

« La cure d'Urodonal répond à la double indication thérapeutique de rendre le cheveu moins cassant et de diminuer la séborrhée; elle y répond en éliminant l'acide urique qui désormais n'incrustera plus les cheveux, pas plus qu'il n'irritera le cuir chevelu, lui faisant sécréter du sébum. La cure d'Urodonal est donc la seule thérapeutique logique de l'alopecie arthritique. »

Professeur G. LÉGEROT,

Ancien professeur de Physiologie générale et comparée de l'École supérieure des Sciences d'Alger.

« L'Urodonal n'est pas seulement le dissolvant le plus énergique de l'acide urique actuellement connu, puisqu'il est 37 fois plus puissant que la lithine, il agit en outre préventivement sur sa formation, s'opposant à sa production exagérée et à son accumulation dans les tissus péri-articulaires et les jointures. »

Dr P. SUARD,

Ancien professeur agrégé aux Ecoles de Médecins Navals, ancien médecin des hôpitaux.

Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. Le flacon, franco, 8 francs; les 3 flacons, franco, 23 fr. 25.

FANDORINE

80% des femmes ne sont pas satisfaites de leur santé.

À partir de 40 ans, la femme s'engraisse par suite d'insuffisance glandulaire.

Seule l'opothérapie (Fandorine) peut la guérir et lui conserver une taille normale.

Communication : Académie de Médecine (13 juin 1916).



Spécifique des maladies de la femme

Arrête les hémorragies, Supprime les vapeurs, Guérit les fibromes non chirurgicaux.

Toute femme doit faire chaque mois une cure de FANDORINE

Etabl. Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris. Le flacon, f., 11 fr.; fl. d'essai, f., 5.30.

VAMIANINE

Dépuratif intense du sang, non toxique

Avarie, Tabes, Maladies de la Peau

Etablissements Chatelain, 2, r. de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies.

Le flacon, franco, 11 francs.

Brochure sur demande.

Vamianine jugule l'avarie et en empêche toutes les manifestations.



Avez-vous la langue sale? Prenez du

JUBOL

JUBOL

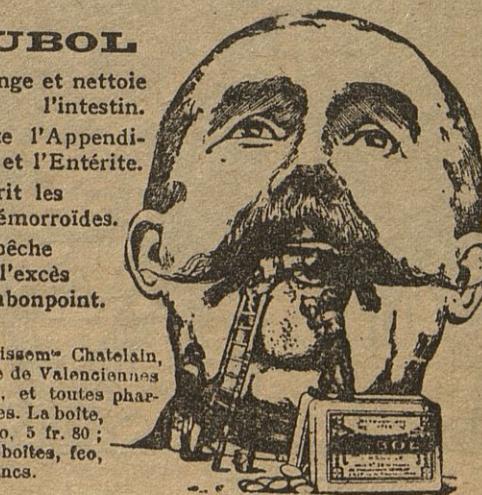
Éponge et nettoie l'intestin.

Évite l'Appendicite et l'Entérite.

Guérit les Hémorroïdes.

Empêche l'excès d'embonpoint.

Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. La boîte, franco, 5 fr. 80; les 4 boîtes, fco, 22 francs.



Constipation

Entérite

Glares

Clous

Vertiges

Pour rester en bonne santé, prenez chaque soir un comprimé de

JUBOL

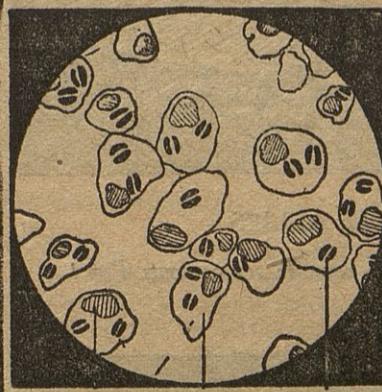
nettoie le tube digestif, dont la langue est le miroir, le périscope. Elle reflète bientôt un état de propreté parfaite de l'intestin, indispensable à la bonne santé. Même ceux qui ne sont pas constipés doivent se nettoyer fréquemment l'intestin et se juboliser.

L'OPINION MÉDICALE :

« Si nos ancêtres avaient pu, en avalant chaque soir quelques comprimés de Jubol, rendre à leur intestin parésié par l'abus des drogues et des lavements son élasticité et sa souplesse, s'ils avaient eu à leur service la ressource des rééductions intestinales si admirablement réalisée par le Jubol, peut-être l'histoire du cylindre compterait-elle à son actif moins d'heures illustres. En revanche, l'humanité eût dénombré moins de souffrances dont les apothicaires, autant que les malades, se firent, à toutes les époques, les inconscients artisans. »

Dr BRÉMOND, de la Faculté de Médecine de Montpellier.

Pagéol



ÉNERGIQUE ANTISEPTIQUE URINAIRE

Guérit vite et radicalement Supprime les douleurs de la miction Évite toute complication

Communication à l'Académie de médecine du 3 décembre 1912.

Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. La demi-boîte, franco, 6 fr. 60; la grande boîte, franco, 11 francs.

GYRALDOSE

pour les soins intimes de la femme

Exigez la forme nouvelle en comprimés très rationnelle et très pratique.

Communication à l'Acad. de Méd. (14 oct. 1913).

Etabl. Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. 1,8 b., f., 5.30; les 4 b., f., 20 fr.; la gr. boîte, f., 7 fr. 20; les 3 gr. b., f., 20 fr.

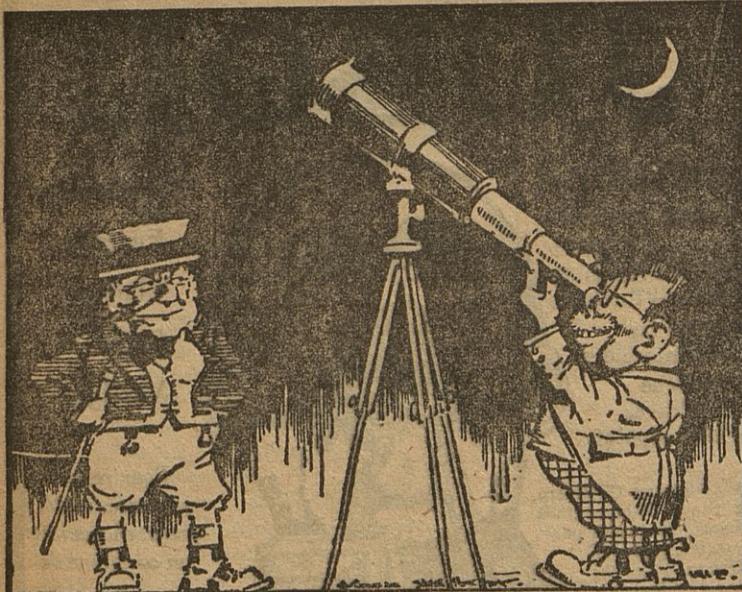


Excellent produit non toxique, décongestionnant, antileucorrhélique, résolutif et cicatrisant. Odeur très agréable.

Usage continu très économique. Assure un bien-être réel.

Voilà la boîte de GYRALDOSE indispensable à toute femme soucieuse de son hygiène.

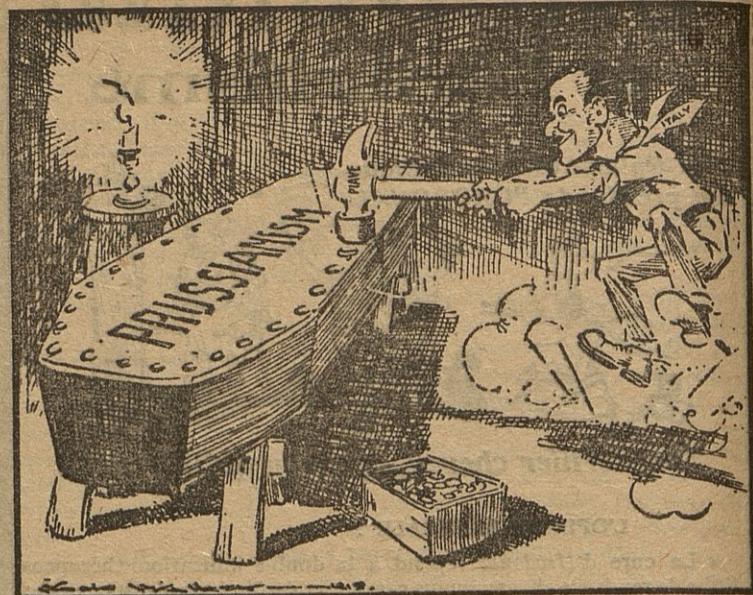
LA CARICATURE ÉTRANGÈRE



ASTROLOGIE

LE BOCHE. — Cette nouvelle étoile est un heureux présage pour nous. Comme elle se dirige vers la terre, cela signifie que la victoire allemande approche.

JOHN BULL. — Ma foi, oui ! Mais elle est à une distance de 2 millions de kilomètres, alors ce n'est pas pour demain !



ENCORE UN CLOU !

L'ITALIE, joyeusement. — Un autre petit coup de marteau ne lui fera pas de mal.



LA FORCE DES ALLIÉS

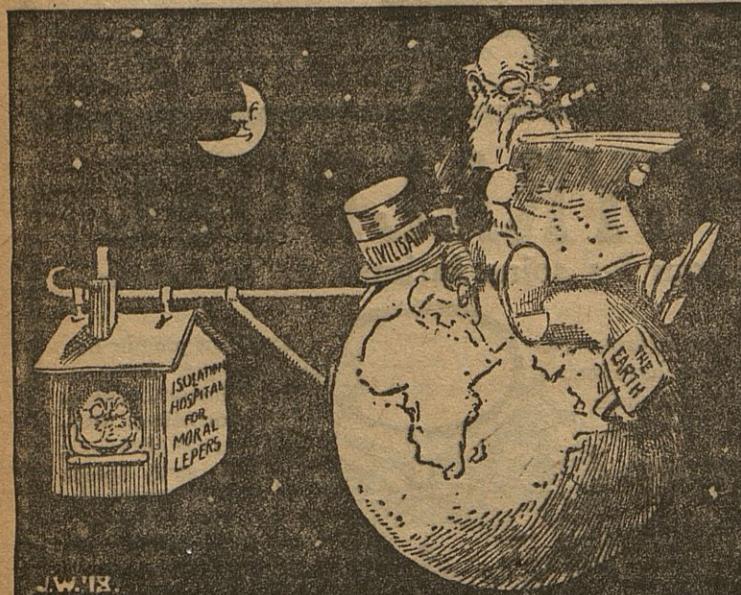
GUILLAUME. — Que le diable emporte ces courants d'air !



NÉGLIGEABLE

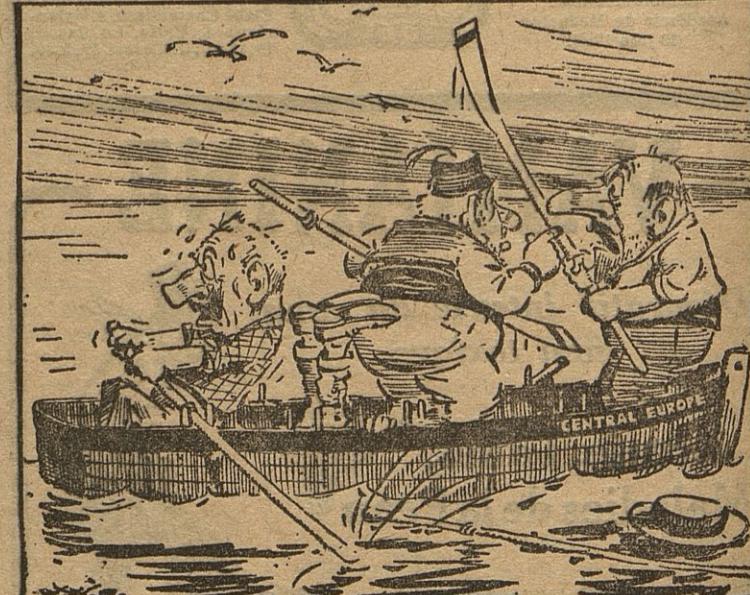
LE ROI DES BOCHES. — En tout cas, je ne fais qu'une victoire.

L'ONCLE SAM. — En effet, kaiser ; mais il y a de la place sur le tableau.



APRÈS LA GUERRE

Le monde sera bien différent sur la terre ! Il y aura un hôpital pour isoler les lépreux moraux.



UN EQUIPAGE SANS ARDEUR

LE CHEF D'ÉQUIPE. — Est-ce que vous ramez tous ?

LE PAYS DE FRANCE

LA SEMAINE MILITAIRE

Du 18 au 25 Juillet

NOUS avons, dans le précédent numéro du *Pays de France*, signalé le départ, le 18 juillet, de la grande contre-offensive déclenchée par le général Mangin sur un front de 45 kilomètres entre l'Aisne et la Marne, de Fontenoy à Belleau. Au moment où, de l'initiative de notre commandement, s'engageait cette bataille, les forces en présence étaient disposées comme suit : l'est de Reims restait solidement protégé par l'armée Gouraud ; à l'ouest de Reims, et jusqu'aux environs de Dormans, s'échelonnaient les divisions françaises, britanniques et italiennes de l'armée Berthelot. Au delà, jusqu'à Château-Thierry, une armée nouvellement formée, sous les ordres du général de Mitry, s'opposait aux efforts de l'ennemi en direction d'Épernay. De Château-Thierry jusque vers Belleau s'étendait l'armée Degoutte dans la composition de laquelle on remarquait de puissants contingents américains. Enfin, de Belleau à l'Aisne, l'armée Mangin, qui avait peu à peu, depuis quelques semaines, remis la main sur toutes les positions pouvant servir de points de départ à un grand mouvement offensif. Nos généraux avaient en face d'eux, depuis l'est de Reims jusqu'au delà de Soissons, les armées réputées de von Einem, von Mudra, von Below, cette dernière faisant donc face à l'armée Mangin ; le tout sous la direction du kronprinz impérial.

La grande offensive qui devait livrer Paris aux Allemands était arrivée à un point mort, d'où plusieurs violentes tentatives n'avaient pu la faire rebondir ; au contraire, leurs éléments avancés, continuellement contre-attaqués par nos troupes, étaient continuellement battus et se laissaient reprendre de jour en jour des positions avantageuses. Dans la vaste poche approximativement délimitée par Soissons, Château-Thierry et Reims les armées boches, gênées dans leurs mouvements et dans leur ravitaillement, se bousculaient sans pouvoir rompre le front qui les enserrait. L'ennemi, ne pouvant décidément développer sa manœuvre vers l'ouest, cherchait à se donner de l'air vers l'est : à défaut de Paris il se fut contenté de Châlons ; il montrait, dans cette direction, des intentions si précises qu'une menace contre son flanc droit lui paraissait peu probable. C'est de cette situation que le général Mangin profita pour lancer, le 18 juillet au matin, la grande contre-offensive qui est toujours allée en progressant. Du premier bond nos troupes atteignaient les plateaux qui dominent Soissons au sud-ouest, et couvraient une large bande de territoire au delà du front attaqué. En même temps, sur le front à l'ouest de Reims et dans les autres secteurs de la Marne, de vives attaques recommençaient à refouler l'ennemi vers l'ouest et vers le nord. Dès le 20, les Allemands se voyaient contraints, par nos obus et par nos tanks, de repasser la Marne : c'était le commencement de la retraite. La vigueur de nos attaques, la puissance de notre artillerie et la terrible décision avec laquelle les troupes alliées abordaient les lignes attaquées jetaient partout, dans les dispositifs des armées boches, un désarroi qui se traduisait en premier lieu par le nombre de prisonniers ramenés par nos soldats : plus de vingt mille, avec 400 pièces de canon, dès l'après-midi du 20 juillet, c'est-à-dire seulement en deux journées et demie de bataille.

Chaque communiqué quotidien du 18 au 25 a été un bulletin de victoire. Chaque jour voyait se rétrécir les limites en dedans desquelles il devenait impossible aux armées allemandes d'exécuter d'autres évolutions qu'une retraite, laquelle encore s'effectuait difficilement. Le 21, Château-Thierry était complètement dégagé. Au nord-est de là, le 22, nos troupes dépassaient les hauteurs à l'est de la Croix, le village d'Épieds, le mont Saint-Pierre. Entre la Marne et Reims l'armée Berthelot enlevait Sainte-Euphraise et Bouilly, et partie du bois de Courton et du bois du Roi. Le 23 notre gauche se portait encore vers l'est, de part et d'autre de l'Ourcq : nos lignes atteignaient les abords ouest d'Oulchy-la-Ville et englobaient le village de Montgru ; au sud de la rivière les Franco-Américains s'emparaient de Rocourt et du bois du Châtelet. Plus au sud nous avions au nord du mont Saint-Pierre et de Chartèves, et progressions autour de Jaulgonne. Entre Marne et Reims, les Franco-Britanniques refoulaient les Boches de plus d'un kilomètre entre l'Arde et Vrigny, faisant là 300 prisonniers.

Les réactions, d'ailleurs vigoureuses, de l'ennemi n'enrayaient nulle part notre poussée, mais elles lui permettaient d'opérer sa retraite avec moins de difficultés. La résistance des Allemands avait surtout pour but

de retarder le moment où nous lui rendrions intenable le séjour de Fère-en-Tardenois et de Fismes, les deux seuls pivots sur lesquels ils puissent effectuer de grands mouvements dans cette région dont les principales voies de communications rayonnent de ces localités.

Nos progrès s'affirment encore dans la journée du 24, principalement sur la ligne de l'Ourcq à la Marne. A notre gauche nos troupes enlèvent Armentières et progressent jusqu'à Brécy, au delà du bois du Châtelet. Oulchy-le-Château, principale défense, de ce côté, de Fère-en-Tardenois, est gravement menacé par notre avance dans ce secteur. En notre centre les Franco-Américains gagnent en certains points plus de 3 kilomètres : leur ligne est reportée au delà de Courpoil. A notre droite, progression dans la forêt de La Fère, au nord de Chartèves et de Jaulgonne ; à l'est de là, le bois de Ris est entamé. Dans ce dernier secteur, un butin considérable tombe aux mains des alliés : ils font d'ailleurs ce jour-là un très grand nombre de prisonniers sur l'ensemble du front de bataille. Dans le secteur Marne-Reims, cette journée du 24 ne voit se produire aucun changement notable.

Pendant que la grande bataille se déroulait entre l'Aisne et la Marne, la Marne et Reims, nos troupes ailleurs ne restaient pas inactives. Le 23, au nord de Montdidier, après une préparation d'artillerie d'une heure, nous attaquions sur près de 7 kilomètres, entre Mailly-Raineval et Grivesnes, dans le but d'enlever le plateau de Sauvillers, puissamment

organisé ainsi que ses abords par les Allemands et qui commande une région très étendue. Cette opération, menée avec le concours de nombreux tanks, a donné tous les résultats que notre commandement en attendait : notre avance, qui dépasse en certains points 3 kilomètres, englobe les villages de Mailly-Raineval, Sauvillers et Aubvillers. Nos braves troupes de l'armée Debucy firent là 1.850 prisonniers dont 42 officiers, et enlevèrent à l'ennemi quatre canons de 77, quarante-cinq canons de tranchées et trois cents mitrailleuses.

On a signalé, depuis le 1^{er} juillet, un certain nombre de faits intéressants sur les fronts de Picardie et de Flandre, où Britanniques, Français et Américains travaillent en étroite union. Le 4, opérant entre Villers-Bretonneux et la Somme, les alliés reprenaient le fort village de Hamel et des bois avoisinants, avançant leur front dans cette région d'environ 2.000 mètres. En même temps les Australiens gagnaient plus de

500 mètres à l'est de Ville-sur-Ancre et faisaient plus de 1.300 prisonniers. Une autre bonne opération fut menée à bien, le 15, dans le secteur de Dickebush. Le 19 les Ecossais s'emparaient de Meteren et faisaient dans ce secteur près de quatre cents prisonniers.

NOTRE COUVERTURE

LE GÉNÉRAL DEMETZ

Nous avons relaté tout récemment les hauts faits de la 56^e division qui arrêta la ruée allemande dans la région de Montdidier. Celui qui commandait ces troupes d'élite était le général Demetz, un colonial.

Né le 2 avril 1865 à Saint-Fargeau (Yonne), engagé volontaire en 1885, puis élève de Saint-Cyr, le général Demetz a fait une partie de sa carrière militaire aux colonies. Il sort, en 1888, de l'École spéciale militaire sous-lieutenant d'infanterie ; en 1912, il est chef de bataillon de tirailleurs algériens. La guerre le trouve lieutenant-colonel dans le même corps. Colonel en 1916, il commande par intérim une brigade au Maroc. Puis il vient sur le front de France.

Général de brigade en juin 1917, il est placé à la tête d'une division d'infanterie ; et, le 7 février 1918, il est nommé général de brigade à titre définitif.

Quatre campagnes (Algérie, Tunisie, Maroc, Allemagne), neuf citations, commandeur de la Légion d'honneur du 10 juillet 1918, avec le motif suivant :

« Officier général de haute valeur. S'est fait apprécier dans les différents emplois qu'il a occupés depuis la mobilisation : comme chef d'état-major au Maroc, comme chef de corps, commandant de brigade et de division sur le front français. Par son jugement, son courage et son énergie, a su en toutes circonstances obtenir de ses troupes les plus beaux efforts. Neuf citations (Croix de guerre). »

La Crise alimentaire et la Guerre

Nous sommes en présence d'une crise alimentaire dont la gravité est exceptionnelle. Mais ce serait une erreur d'imaginer qu'elle est née uniquement de la guerre. La cherté de la vie, par exemple, est un phénomène bien antérieur à la date du 2 août 1914. Bien avant la guerre le prix des subsistances essentielles, sauf le pain peut-être, moins cher que sous l'ancien régime, a subi une hausse croissante. Et les raisons de cette hausse sont multiples : le développement intensif de l'industrialisme, la désertion des campagnes provoquée par l'appât de salaires fixes et plus élevés, par l'attirance spéciale aussi des « villes tentaculaires », par le service militaire obligatoire, l'extension indéfinie des moyens de transport et de circulation, la diminution de la main-d'œuvre agricole ont largement contribué à accroître la difficulté de vivre.

Des changements radicaux ont affecté, depuis un siècle, les habitudes alimentaires et l'économie domestique des familles françaises, le goût s'est répandu du confort et du luxe, l'aspiration universelle du bien-être a gagné toutes les classes de la société, aidée par la facilité des approvisionnements. Comme le héros de Murger, nous serions tentés de dire : « Qu'est-ce que tu veux, je suis un corrompu, je n'aime plus que ce qui est bon ! »

Ce sybaritisme inconscient se paie naturellement. Ne nous en plaignons pas trop ; la vie chère, la vie compliquée, est un progrès ; elle nous éloigne de la sauvagerie préhistorique. C'est un signe de haute civilisation, car les peuples n'ont que la cuisine qu'ils méritent. Dis-moi ce que tu manges, pourrait-on dire sans trop de paradoxe, je te dirai qui tu es.

Sans remonter si loin, que de modifications instructives dans notre régime national ! D'après les statistiques officielles, la consommation individuelle de viande qui était, en France, de 19 kgs 580 en 1840 est passée à 25 kgs 900 en 1862, à 32 kgs 920 en 1882, à 35 kgs 120 en 1892 et M. F. Rollin, secrétaire honoraire du syndicat des commissionnaires de la Villette, membre écouté de la plupart de nos grandes commissions de ravitaillement, l'a évaluée à 52 kilos dans son rapport sur la « Vente et le Marché du bétail » au Congrès de la Mutualité et de la Coopération agricole en 1912.

Cette quantité a été amplement dépassée pendant la guerre et M. le député Cosnier, dans ses rapports si instructifs, l'a portée à 62 kilos. Il n'en saurait être autrement avec l'établissement de la ration militaire de viande à 450 grammes et à 600 grammes suivant la position des unités, avec les immolations imposées dès le début des hostilités, qui faisaient disparaître de notre cheptel 1.800.000 bœufs d'un seul coup.

En temps de paix, le pain blanc et le blutage des farines à 60 % étaient devenus de règle. Le vin, qui se consommait jadis sur place, à part les crus classés, coule aujourd'hui à flots. Il s'en débite, bon an mal an, de 30 à 40 millions d'hectolitres, si j'en juge par le total des quantités soumises au droit de circulation, la consommation familiale du producteur exclue.

On a calculé qu'en une

seule année, en 1911, au lendemain d'une récolte déficitaire, la population française avait dépensé en petits verres d'alcool la valeur d'un milliard 180 millions de francs, plus que les budgets de la guerre et de la marine réunis. Des besoins artificiels se sont créés aussi, tel le tabac, qui extrait couramment, pour une vaine satisfaction, des poches des contribuables plus de 500 millions de francs par an.

La consommation parisienne de poissons frais est passée de 2 millions de kilos par an à 40. L'industrie des primeurs, qui a bouleversé l'ordre des saisons, fournit des approvisionnements constants aux tables délicates. Dans toutes les directions, les ressources alimentaires ont gagné en quantités disponibles, en qualité pareillement, car une fine volaille de Bresse ou du Mans ne saurait être comparée aux poulets étiques qui paraissaient sur les tables aristocratiques du XVII^e siècle, pas plus que nos magnifiques bestiaux du Charolais, du Nivernais, de Normandie ne rappellent les animaux issus de l'élevage routinier, dépourvu de méthode, qui était encore en vigueur dans la première moitié du XIX^e siècle.

La guerre, en paralyssant les échanges, les transports, la production, en même temps qu'elle posait le redoutable problème de l'entretien de plus de vingt millions de soldats, a précipité l'évolution qui tendait à l'enchérissement des produits de première nécessité. La spéculation, la crise du change, la théâtralisation de l'or, la mise en circulation d'une masse énorme de monnaie fiduciaire sont venues ajouter à notre embarras. Labourage et pâturage continuent à être les mamelles de la France, mais ce sont des mamelles exténuées, graduellement tarissantes. C'est pourquoi le blé, qui vaut 25 francs le quintal en moyenne, n'avait pas été coté assez cher à 50 francs et a fait prime encore à 60 francs et à 70 francs. Il nous manque, à cette heure, 50 millions de quintaux de céréales pour couvrir le déficit de notre culture par des achats en Amérique, en Australie, au Brésil, en Argentine, 300.000 tonnes de sucre, près de 300.000 tonnes de viandes de conserve ou frigorifiées, car l'affluence provisoire de bétail sur les marchés de l'automne de 1917, provenant de l'insuffisance de la récolte fourragère, de la rareté des ssons, des issues, des tourteaux.

laissait dès lors prévoir, dès le mois de février, l'épuisement de nos étables et une hausse nouvelle de la viande malaisée à déterminer. Il est à craindre que la sécheresse exceptionnelle qui a marqué la fin du printemps de 1918, en diminuant sensiblement la ressource des herbes et en paralyssant l'industrie de l'embouchage, n'amène une nouvelle baisse de la viande, des hécatombes forcées dans notre troupeau national. Mais ces sacrifices imposés nous promettent une raréfaction de l'offre du bétail pour l'hiver de 1918-1919, donc une nouvelle et inévitable hausse de la viande, en dépit des taxes et des réglementations.

Le lait fait défaut pour les mêmes raisons qui expliquent la cherté de la viande. Le cultivateur, plutôt que d'entretenir à grands frais un bétail nombreux, préfère travailler uniquement pour la boucherie, vendre précocement, sacrifier rapidement les jeunes animaux afin de bénéficier des hauts cours, en réduisant son prix de revient. La récolte vinicole de 1917 a été satisfaisante dans l'ensemble ; il nous a fallu cependant acheter à l'étranger dix millions d'hectolitres de vins, car nos disponibilités sont handicapées par la fourniture d'une ration de trois quarts de litre à l'armée et la réquisition d'un tiers de la récolte, et les populations urbaines ont payé la boisson nationale à des prix fabuleux en raison de l'arrêt des transports.

Cette nécessité des importations, lourd tribut pour notre trésor de guerre avec la dépréciation de notre change et l'importance de la demande concurrente, se complique des tragiques incertitudes des arrivages par suite de la piraterie allemande. A en croire les communiqués des amirautes ennemis, la perte des alliés, de ce chef, s'élèverait, chaque mois, à près de deux millions de tonnes. Mais, s'il est vrai que l'augmentation des effectifs et des méthodes offensives des sous-marins allemands ait donné quelques résultats appréciables dans la Méditerranée et la mer du Nord, il convient de ne pas exagérer les faits. D'après la Revue de la Ligue maritime, sur les 40.600.000 tonnes dont disposaient les alliés en août 1914, le total des unités détruites atteignit, au 1^{er} janvier 1917, seulement 5.540.000 tonnes et, du 1^{er} janvier au 31 mai de la même année, période fatale entre toutes, 3.500.000 tonnes. Il est exact, d'ailleurs, que certaines destructions furent très sensibles, par exemple celle des navires charbonniers dans la campagne de 1915-1916 ; elles ne furent pas étrangères à la crise du charbon. Le coulage des cargaisons sucrières est à rapprocher également des restrictions qui ont atteint le consommateur en décembre, car la récolte betteravière est loin d'être mise en œuvre et, malgré une légère augmentation des surfaces en 1916, qui s'est traduite par un gain de 5 à 6.000 hectares, on prévoyait, dès le début de la campagne, que l'on disposerait tout au plus de 190.000 à 200.000 tonnes de sucre. Faible résultat, en vérité, si l'on considère que nos besoins normaux se chiffrent par 750.000 tonnes, 500.000 au minimum, avec de sévères restrictions.

L'année 1918 se présentait, en conséquence, avec une sombre perspective de diminution inévitable dans la production et dans les importations. D'autant que le problème du ravitaillement se hérisse de difficultés croissantes provenant de l'entretien, sur notre territoire, des armées anglaises et américaines.

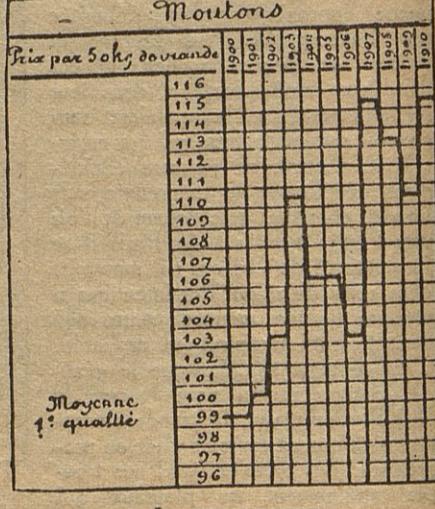
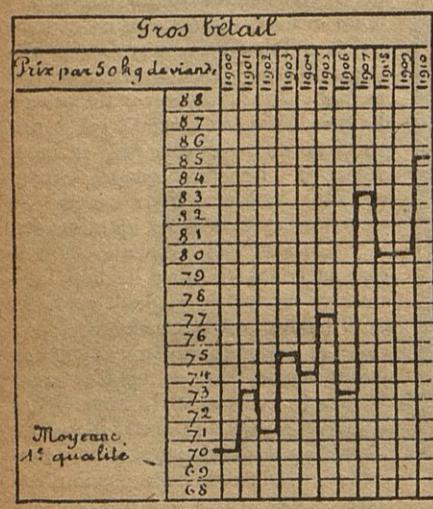
Ici apparaît, avec une force singulièrement impérative, le devoir, pour les gouvernements, les producteurs, les commerçants, d'organiser l'unité d'action, la prévoyance, la répression des fraudes et du gaspillage, la distribution équitable des denrées.

Y a-t-il là rien de surprenant ? Il y a beau temps que l'Allemagne a fixé la ration de pain à 280 grammes, l'Autriche à 250 grammes, la Suède à 260 grammes, la Suisse à 250 et ces qualités initiales ont été progressivement réduites encore. En Suisse, les hôtels et restaurants n'ont pas le droit de servir plus d'un plat de viande ou d'œufs. Les Anglais, gros mangeurs de viande, ont dû se contenter d'une ration carnée de 162 grammes, aujourd'hui réduite de nouveau. L'Allemagne n'accorde, elle, que 36 grammes de graisse par jour et 90 grammes de viande par semaine. La farine, de l'autre côté des Vosges, est blutée à 90 % et la ration hebdomadaire de pommes de terre est tombée un instant à un kilogramme.

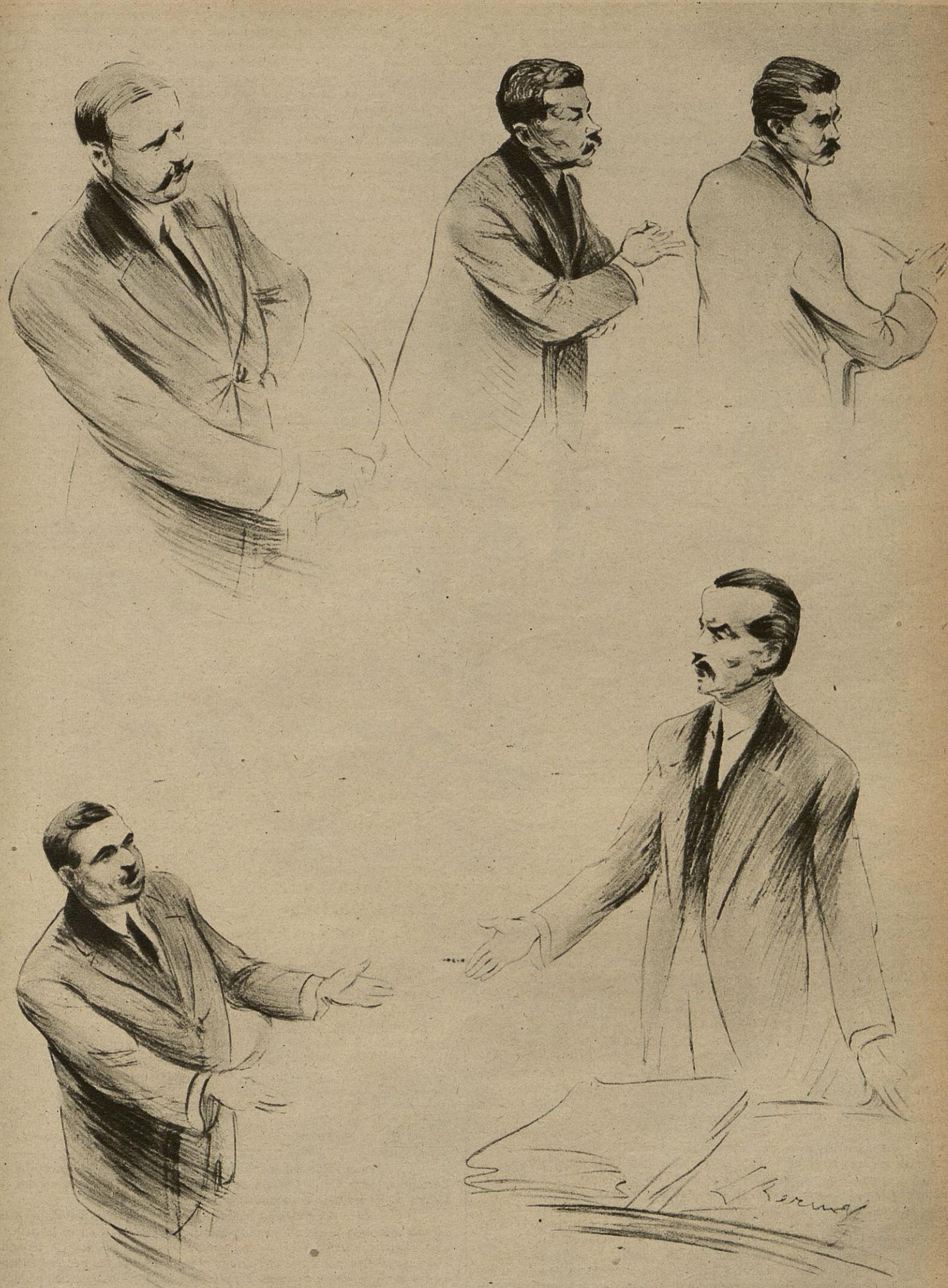
• J'arrête ici cette énumération. Aussi bien, j'en ai assez dit pour démontrer l'étendue et l'acuité de la crise alimentaire et motiver les limitations assignées à la consommation.

Il y a place pour tous au banquet de l'alimentation nationale, mais à la condition que la cruelle défaillance de notre production et le déficit de nos approvisionnements ne se compliquent pas d'une crise de répartition à la faveur d'un particularisme étroit. Non seulement les denrées indispensables doivent être rationnées au plus près des ressources disponibles et des besoins physiologiques, mais encore il faut faire appel à ce haut sentiment de solidarité humaine qui conseille aux citoyens conscients d'adapter strictement leur consommation personnelle aux exigences réelles de leur organisme, aux conditions qui déterminent leur dépense de force et de vitalité. Par là la sévérité des obligations nées de la guerre se relèvera et s'ennoblira d'une sorte de consécration scientifique qui dépasse la portée ordinaire d'une mesure administrative ou d'une loi de circonstance.

NOËL AMAUDRU.

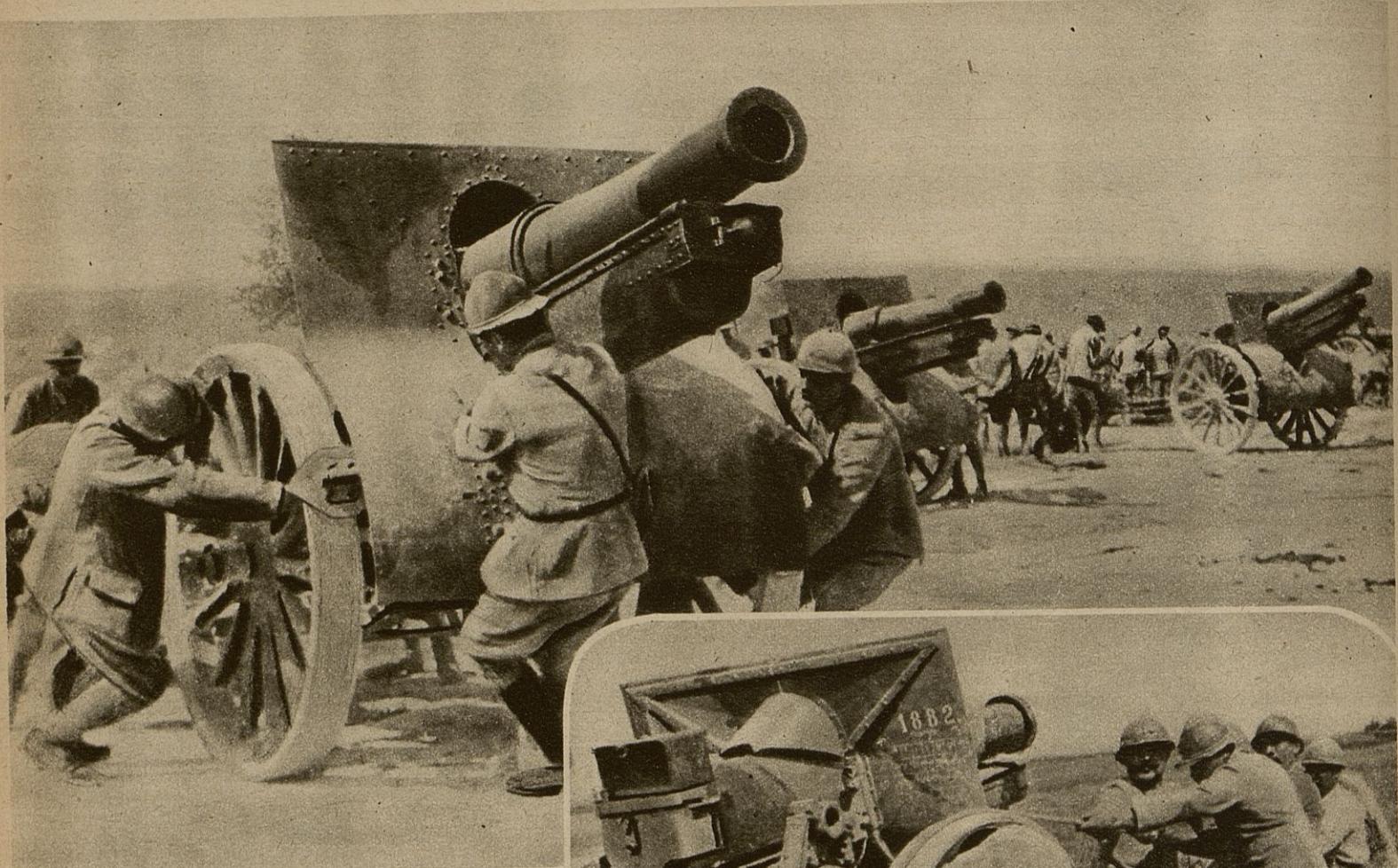


M. MALVY DEVANT LA HAUTE-COUR (Croquis d'audience)

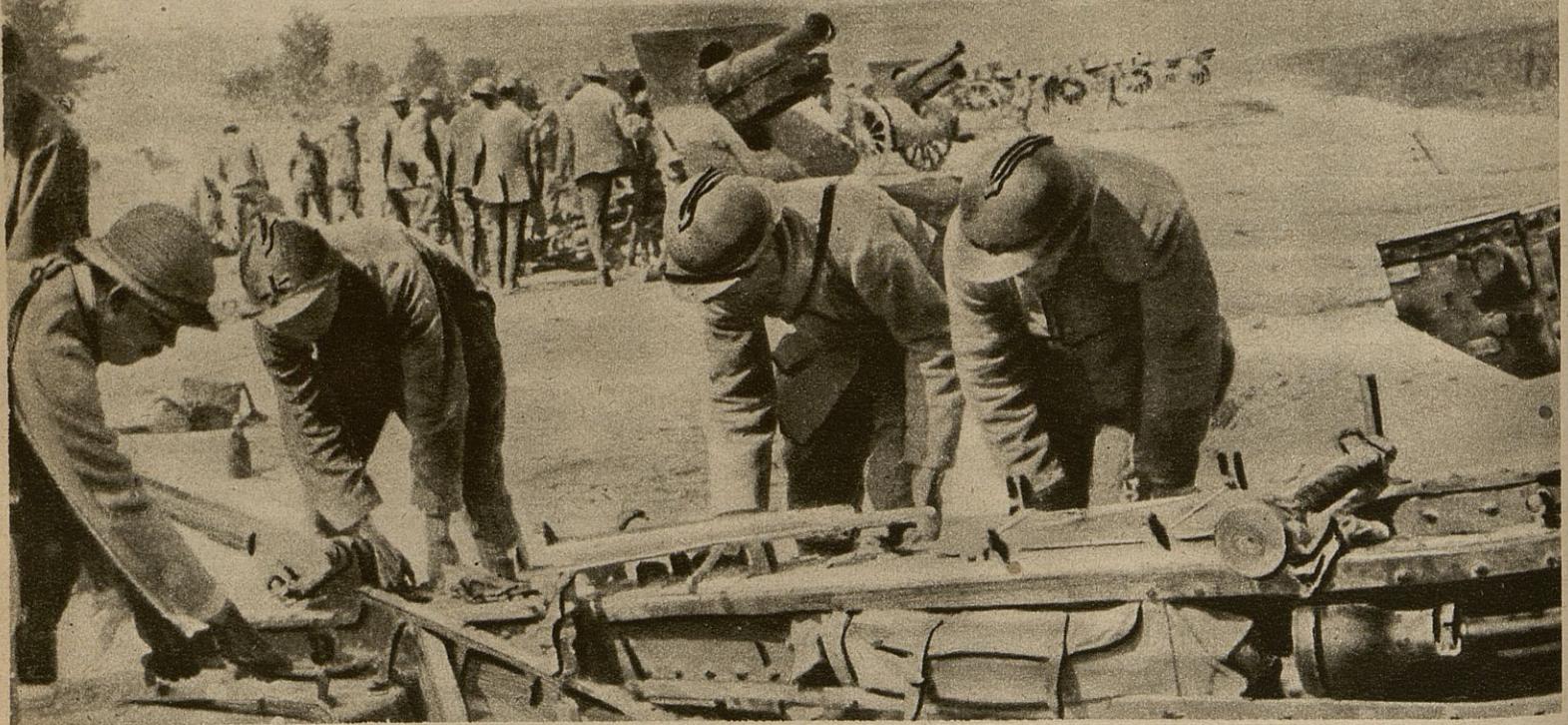
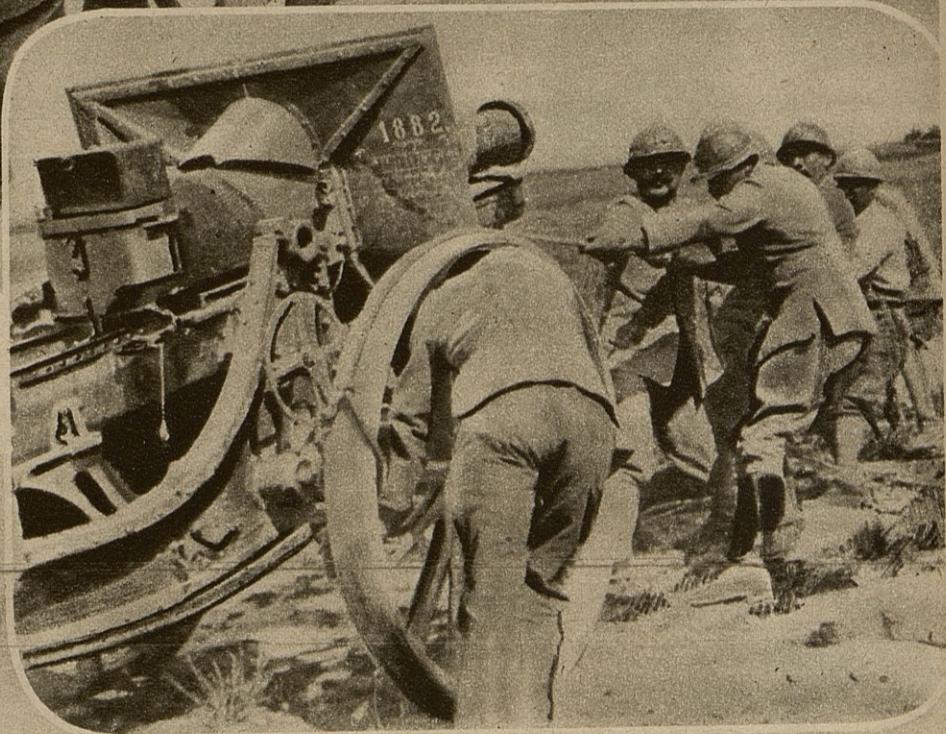


Les débats du procès Malvy se sont poursuivis devant la Haute-Cour par l'audition de nombreux témoins ; anciens présidents du conseil, ministres, fonctionnaires, journalistes, etc., furent successivement entendus. Nous donnons ici quelques croquis pris au cours de ces audiences. En bas, l'accusé et l'accusateur : à droite, M. Malvy pendant son interrogatoire ; à gauche, M. Léon Daudet, directeur de l'*« Action française »*, faisant sa déposition. En haut, de gauche à droite, MM. Maginot, ancien ministre ; Painlevé, ancien président du conseil ; Henry Bérenger, sénateur.

L'ARTILLERIE DE L'ARMÉE DU GÉNÉRAL GOURAUD



C'est avec entrain que les artilleurs de l'armée Gouraud mettent leurs pièces en batterie, car ils savent que leur chef prépare une belle réception aux Boches qui vont attaquer.

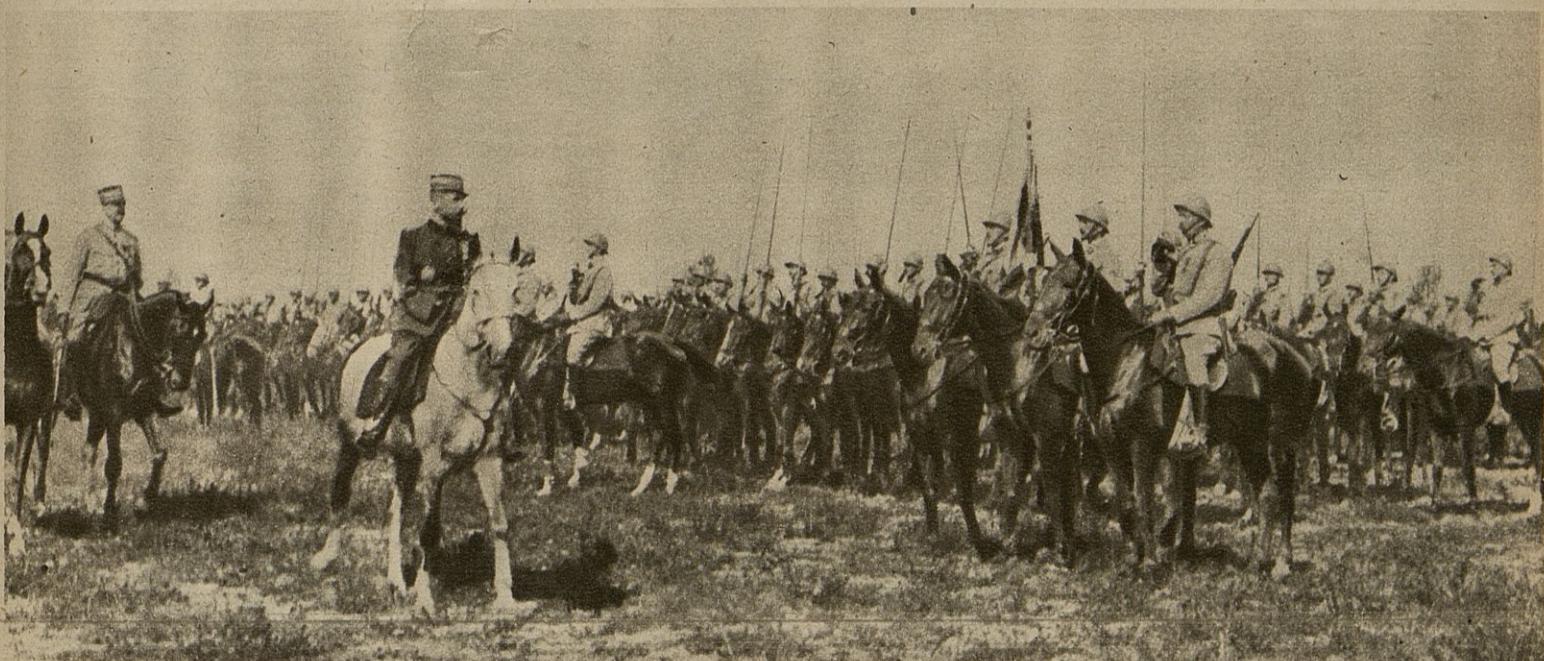


L'admirable bataille défensive qu'a livrée le général Gouraud à l'est de Reims a puissamment aidé la contre-offensive victorieuse des généraux Mangin et Degoutte; le général Gouraud sur ses positions avancées n'avait laissé que de faibles contingents; c'est à l'arrière qu'il avait préparé la bataille; avec le plus grand soin les batteries d'artillerie avaient été disposées de façon à battre le terrain sur lequel l'ennemi se croyait vainqueur.

LA REVUE AVANT LA BATAILLE



Dans un nuage de poussière, sur le sol crayeux de Champagne, les escadrons défilent au trot ; on voit ici les dragons, la lance haute. Cuirassiers, chasseurs et hussards, ceux qui ont combattu à pied dans les tranchées, sentent que l'heure s'approche des grandes randonnées ; ce sera bientôt la charge sur le Boche.

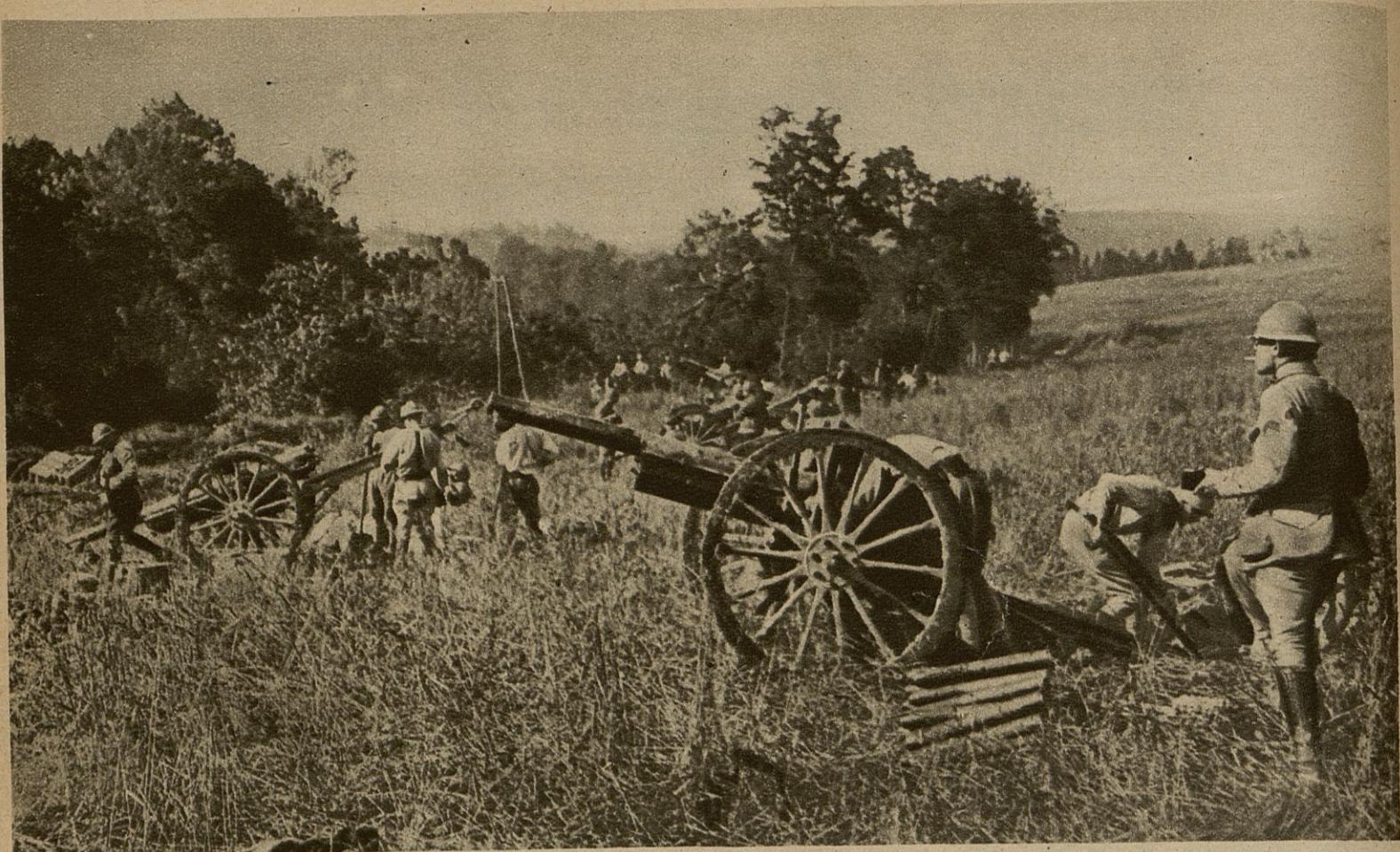


Le glorieux mutilé des Dardanelles passe devant le drapeau ; les cavaliers alignés présentent le salut ; ils ont les yeux fixés sur le chef et le général Gouraud les regarde dans les yeux ; il sait ce qu'il peut attendre de ces hommes à qui il a dit : « Personne ne reculera d'un pas. » Et les soldats ont confiance.



Dans un ordre du jour qui restera célèbre, le général Gouraud annonçait, le 7 juillet, à ses troupes que les Allemands allaient les attaquer ; mais il les rassurait sur l'issue de la bataille et terminait ainsi : « Cet assaut vous le briserez et ce sera un beau jour. » En même temps il passa successivement en revue toutes ses divisions. Nous donnons ici les photographies de la revue d'une division de cavalerie ; en bas, on voit le général Gouraud entouré de son état-major.

LA CONTRE-OFFENSIVE DU GÉNÉRAL MANGIN

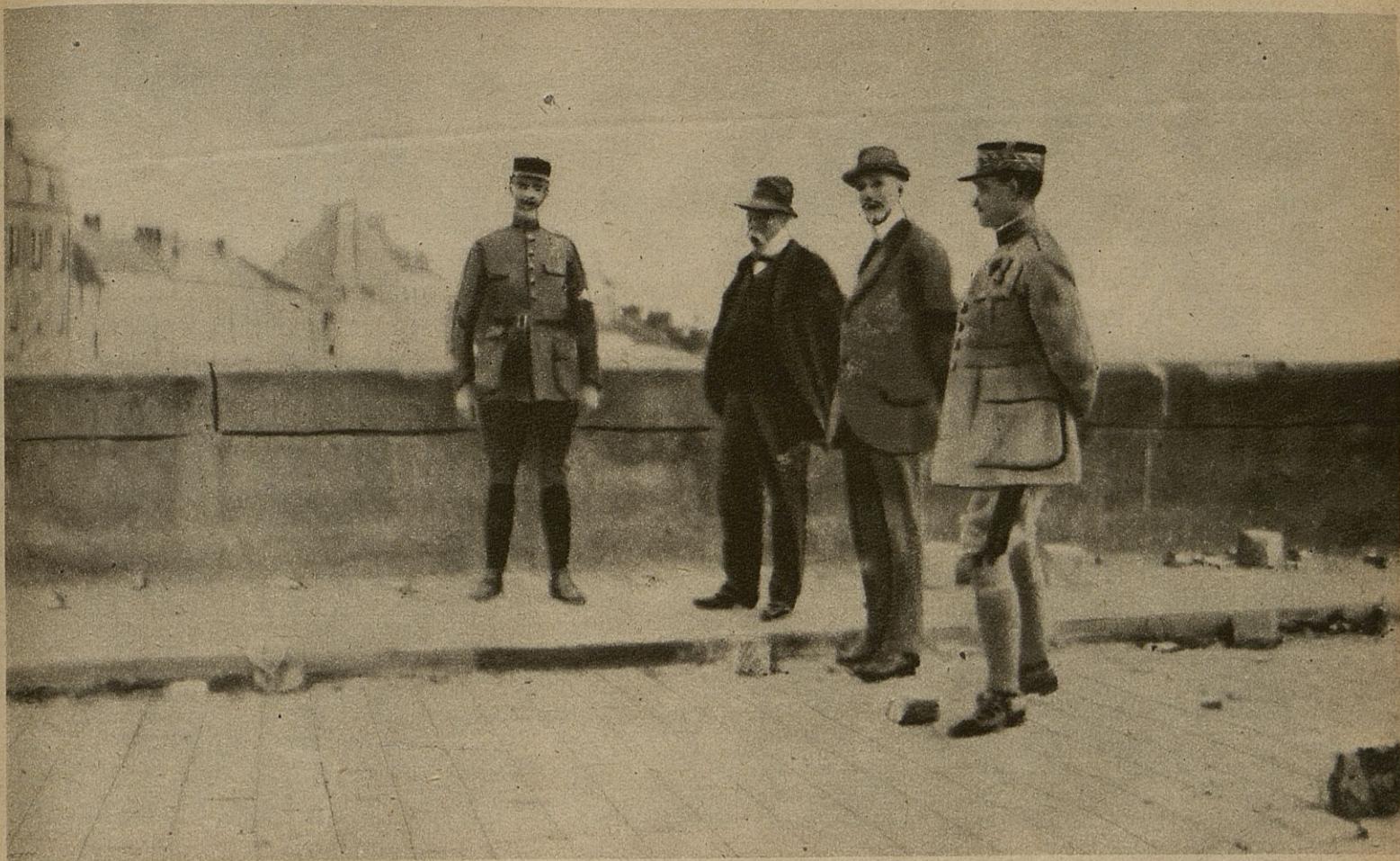


Dans cette bataille qui s'est déroulée de l'Aisne à la Marne notre 75 a encore fait merveille. A mesure que les Allemands reculaient, nos artilleurs déplaçaient leurs batteries légères et partaient à la suite de nos fantassins et des chars d'assaut ; ces pièces de campagne, en batterie près de Longpont, sont vivement attelées et avancées vers l'est pour réduire les centres de résistance des Boches et briser leurs contre-attaques.



Le 18 juillet, le général Mangin déclencheait une contre-offensive foudroyante contre l'armée allemande, flanc droit des armées du kronprinz qui cherchaient vainement à conquérir la montagne de Reims. Ses troupes, composées en partie de coloniaux, se lançaient à l'assaut des positions ennemis avec un entrain endiablé et forçait le Boche à lâcher prise. Voici un régiment d'infanterie coloniale du Maroc sur le terrain reconquis à l'est de Longpont.

DANS CHATEAU-THIERRY RECONQUIS



M. Clemenceau, accompagné de M. René Renault et du général Mordacq, a longuement visité, le 22 juillet, Château-Thierry repris la veille par nos troupes. Les voici sur le pont que l'on avait dû faire sauter lors de l'arrivée des Allemands, en mai. La ville a été gravement endommagée : l'ennemi y avait partout ouvert des tranchées et construit des barricades ; elle a été pillée de fond en comble et les Boches ont volé jusqu'au cuir des fauteuils de l'Hôtel de Ville.



A peine les Boches étaient-ils chassés de Château-Thierry que M. Clemenceau y arrivait, venant se rendre compte des dommages causés dans la ville par les barbares. Il a rapporté de sa visite le souvenir original que voici : c'est un jouet consistant en un coq tricolore et un soldat boche montés sur une tringle flexible, de sorte qu'au moindre mouvement le coq donne du bec contre le Boche. Ce jouet gisait dans les décombres d'un bazar pillé par les Allemands.

AMÉRICAINS ET FRANÇAIS DANS LA BATAILLE



La prise de Longpont avait dégagé les abords de la grande forêt de Villers-Cotterets et c'est à l'abri de ses couverts impénétrables à l'œil des aviateurs ennemis que le général Mangin avait procédé à la préparation de la contre-offensive du 18 juillet. Char d'assaut, infanterie, canons avaient été rassemblés et dissimulés ; aussi la surprise des Allemands fut-elle extrême sous le choc de nos troupes. On voit ici un échelon d'artillerie traversant les marais de Longpont.



Les Américains ont combattu avec nos poilus, coude à coude, aux deux extrémités de la ligne d'attaque ; au nord, devant Soissons, au sud à Château-Thierry. Partout ils se sont montrés les excellents soldats que les premiers engagements avaient révélés ; ils ont attaqué les Allemands avec un mordant extraordinaire. Cette photographie prise à l'est de Longpont montre quelques Boches prisonniers occupés à relever des blessés sous la surveillance de soldats américains.

TROPHÉES DES TROUPES AMÉRICAINES



Sur la figure placide de ce soldat américain on lit toute la satisfaction qu'il éprouve à faire travailler pour « l'oncle Sam » deux prisonniers boches qu'il a ramenés du bois Belleau. Dans le médaillon, un sous-officier aérostier américain observe les évolutions d'avions ennemis.



Mitrailleuses, fusils, cartouches, équipements de toute sorte, ce sont les trophées que les soldats américains ont conquis dans leur brillante offensive au nord de Château-Thierry ; déjà les nombreux prisonniers faits par eux ont été ramenés à l'arrière ; on empile sur des camions tout ce que les Boches ont abandonné dans leur fuite. En bas, dans le médaillon, une petite lionne ramenée d'outre-mer et qui est la mascotte d'un régiment américain.

LES SAMMIES DANS LES VILLAGES DE FRANCE



Dans nos villages où ils cantonnent, les Américains sont les amis de tout le monde. La bonne humeur de ces grands enfants, leur servabilité, leur esprit pratique, ainsi que leur sincère désir de s'assimiler nos idées et nos habitudes, font d'eux des hôtes agréables pour nos paysans. Cette petite scène est un exemple entre cent de la cordialité qui règne dans leurs rapports avec la population. Quelques jeunes sammies comblent d'amabilités ce vieillard qui pourrait être leur grand-père et qui, à plusieurs d'entre eux sans doute, rappelle l'aïeul laissé au pays. Ils ont installé le bonhomme sur une chaise devant sa maison, et c'est à qui s'inquiétera de savoir s'il se trouve bien ainsi. Auprès, un jeune garçon du village prend d'un de ses grands amis une leçon d'anglais. Partout où il y a des Américains on les voit choyer les enfants, donner aux gens un coup de main à l'occasion, se rendre utiles de toutes façons. Aussi, lorsqu'ils partent pour le front, ne laissent-ils au village que des regrets.

ECHOS

TRANSFORMATIONS D'INDUSTRIES

On trouve quantité de localités en France, et ailleurs aussi bien, où des industries autrefois très prospères ont disparu pour être remplacées par d'autres de toute autre nature.

Ainsi, dans les vallées de la Barguillière, autrefois, chaque maison, pour ainsi dire, était une forge. Chaque ménage, à cette époque, fabriquait des clous, et spécialement des clous à cheval dont la réputation était très grande, grâce à l'excellence de l'acier du pays.

L'industrie de la clouterie tint bon jusque vers 1880, mais, à partir de ce moment, elle déclina rapidement, parce que la grande industrie trouva le moyen de fabriquer en grand les mêmes articles, aussi bons, à meilleur compte. Les grandes fabriques tuèrent les petits ateliers.

Elle n'a toutefois pas anéanti la prospérité de la vallée de la Barguillière. Obligée de renoncer à son industrie, la population, guidée par des agriculteurs intelligents connaissant la valeur des bons procédés de culture et de la sélection en matière d'élevage, s'est adonnée à l'agriculture et à l'élevage, en particulier à celui de la race bovine ariégeoise.

L'agriculture est une source de richesse considérable : l'exemple du Danemark est là pour le prouver. Car ce pays qui n'a ni houille ni fer ne pouvait s'adonner à l'industrie. Il s'est rejeté sur l'agriculture qu'il a pratiquée avec science et méthode, et l'agriculture et l'élevage au Danemark sont parmi les plus beaux et les plus lucratifs qu'il y ait au monde. Les Danois se sont spécialement appliqués à ne produire que la meilleure qualité et à ne fournir que des produits invariablement excellents au commerce. C'est la bonne méthode, reposant sur la science intelligemment utilisée et sur la probité commerciale.

LES NÉBULEUSES SPIRALES

Sir William Herschell estimait que les nébuleuses constituent des univers stellaires très éloignés et tout à fait distincts du nôtre.

Notre univers, avec la voie lactée, disait-il, doit faire, à la distance voulue, le même effet qu'une nébuleuse.

Pour lui la grande nébuleuse d'Andromède, la plus rapprochée de nous, se trouverait à 15.000 années-lumière : sa lumière mettrait 15.000 ans à nous parvenir.

Plus récemment, on a voulu que les nébuleuses fissent partie de notre univers. Mais le spectroscope décèle des vitesses énormes dans les nébuleuses : certaines se rapprochent ou s'éloignent au taux de plus de 1.000 kilomètres par seconde. Et pourtant comme la distance ne change pas appréciablement, celle-ci est évidemment immense.

Aussi revient-on à l'idée que les nébuleuses constituent des univers tout à fait distincts du nôtre et de même type que notre voie lactée. Les nébuleuses globuleuses seraient les plus âgées et les plus en équilibre ; les nébuleuses spirales résulteraient de l'interpénétration et de la capture mutuelle de deux amas d'étoiles formant un tout encore en état d'équilibre instable : un univers dans lequel les différents éléments n'ont pas encore pris leur position définitive.

L'UT LITÉ DES HIRONDELLES

La manière devenue classique, maintenant, pour savoir si, par sa façon de se nourrir, un oiseau est utile ou nuisible à l'agriculture est bien simple. C'est celle que l'on utilise en grand au ministère de l'agriculture des Etats-Unis, elle consiste à faire l'autopsie d'un nombre important d'oiseaux d'une espèce donnée, à différentes époques de l'année, pour voir ce que contient leur tube digestif, quels restes animaux ou végétaux on y trouve.

de quoi ils se nourrissent par conséquent. C'est très simple et direct, et on ne saurait, semble-t-il, imaginer mieux.

Un travail a été fait, dans cet ordre d'idées, concernant les hirondelles des Etats-Unis, au nombre de huit espèces, et ce travail, dû à M. E.-L. Béal, qui s'est fait une spécialité et une renommée par ce genre de recherches, est entièrement favorable aux hirondelles. Il démontre, en effet, que, sauf une espèce chez qui on rencontre parfois un peu de matières végétales, toutes les hirondelles sont totalement insectivores. Elles ne vivent que d'insectes. L'espèce qui s'adonne à un léger végétarisme ne fait aucun tort à l'homme, se contentant de quelques baies sauvages et de graines de graminées.

Pratiquement les hirondelles ne vivent que d'insectes. Et comme le nombre des insectes utiles est très restreint — il y a l'abeille, et c'est tout — il faut conclure que les hirondelles sont des amies de l'homme en détruisant des animaux nuisibles à l'agriculture et désagréables aux humains. C'est donc une erreur économique colossale, que de tuer les hirondelles, comme cela se fait dans le Midi, pour s'en nourrir. Le plus plaisant, c'est que ce sont les mangeurs d'hirondelles qui se plaignent ensuite à l'Etat quand les insectes dévorent leurs récoltes. L'Etat n'y peut rien : mais ils y peuvent eux-mêmes beaucoup en agissant de façon moins inopée.

PNEUMONIE ET LITS CHAUFFANTS

Il est très important dans divers cas de maladie, dans la pneumonie en particulier, et aussi dans beaucoup de cas chirurgicaux, de tenir le malade au chaud ou de réchauffer le blessé. De façon générale on réchauffe les malades au moyen de boules d'eau chaude, et pour les blessés on se sert de bains de chaleur, fort dispendieux, au moyen d'ampoules à incandescence.

En Angleterre, nous est-il dit par un journal médical anglais, on a résolu le problème, pour les malades et pour les blessés à la fois, en créant des matelas à résistance électrique.

Ce sont des matelas dont l'enveloppe renferme des fils électriques, bien isolés, formant résistance. Il suffit de laisser passer le courant pour que le matelas dégage une chaleur qu'on peut régler à son gré et qui ne peut en aucun cas dépasser un certain maximum fixé. Evidemment cette manière de réchauffer les malades est plus chère, mais elle est plus efficace aussi.

L'invention, toutefois, n'est pas anglaise : avant la guerre il y avait déjà en France des tissus chauffants : des couvertures, des vêtements même, rendus chauffants par des résistances électriques incorporées au tissu, des tapis aussi, etc., et tout cela servait à réchauffer les malades. On faisait usage, en particulier, de coussins ou de morceaux de tapis qui rendaient de grands services dans le réchauffement des parties du corps atteintes de névralgie, de rhumatismes, etc.

CES PAUVRES NEUTRES...

La Hollande souffre de la guerre, nous est-il dit par un journal hollandais. On croyait généralement qu'elle y avait beaucoup gagné à vendre toutes sortes de denrées à l'Allemagne. Elle souffre quand même... La guerre lui a apporté la gale.

Elle a été envahie par des réfugiés des pays voisins, et ceux-ci lui ont apporté la gale en même temps que la guerre rendait plus rares et chers le savon et le linge. Le mal est très répandu et une campagne contre ce fléau s'impose. Les municipalités votent des fonds pour lutter contre la gale ; elles songent à rendre obligatoire la déclaration de tout cas du mal.

On plaindrait sincèrement les Hollandais si leur mal n'était aussi insignifiant auprès de tant d'autres, et si la guérison de celui-ci n'était, comme chacun sait, chose infiniment facile.

LE RICIN TOXIQUE

A la Société de Pathologie comparée, un cas curieux a été cité, par M. H. Lermat, d'un cheval qui mourut assez rapidement. De quoi était-il mort ? L'enquête montra que l'animal avait mangé de l'avoine contenant des graines noires qu'on croyait être des féverolles et qui, en réalité, étaient de ricin. D'autres chevaux furent gravement malades après avoir consommé de l'avoine contenant de ces mêmes graines. Et pourtant les chevaux consomment souvent des tourteaux de ricin sans inconvénients.

Les deux faits sont exacts. Les graines de ricin sont toxiques pour le bétail, le porc, etc., non par leur contenu, mais par leur enveloppe. Celle-ci renferme une toxalbumine analogue à l'alsine et à la rubine. L'huile de ricin, obtenue par pression à froid des graines, n'en contient que des traces et ce sont celles-ci qui rendent l'huile purgative.

Les tourteaux toxiques sont ceux qui contiennent des graines non décortiquées ; faits de graines décortiquées, ils sont inoffensifs en général.

LES BROUSSINS D'ORME

Divers arbres, l'orme entre autres, sont exposés à une sorte de maladie sur la nature de laquelle on n'est pas fixé : ils présentent ce qu'on appelle des loupes ou broussins, des renflements, des tumeurs dont l'origine est inconnue.

Le bois que fournissent ces loupes est particulièrement dense, veiné et dur. Aussi les loupes ont-elles une valeur commerciale spéciale ; elles sont recherchées pour l'ébénisterie quand elles proviennent de certaines essences.

L'orme est un des arbres qui portent des broussins. Ceux-ci étaient autrefois particulièrement recherchés pour la fabrication des affûts d'artillerie. Mais l'artillerie, maintenant, n'en fait plus guère usage, et les broussins de l'orme sont utilisés en grande partie par le charronnage à cause de la résistance exceptionnelle du bois. Il y a en France une localité où cette industrie des broussins tient une place importante, aux environs de Castelmoron, dans le Lot, où l'orme pédunculé, chez qui la production des broussins et loupes est très fréquente, se présente avec une abondance marquée. Ces ormes reçoivent, à cause de cette particularité, le nom de tortillard, car les loupes qu'ils portent les rendent difformes.

VIANDÉ DE L'ANTARCTIQUE

La viande manque un peu partout dans le monde. Et tandis que dans notre hémisphère on en demande à la baleine et au phoque, dans l'hémisphère austral on pense à mettre à contribution les pingouins. Ils abondent, et rien n'est plus facile que d'en conserver la chair au moyen des frigorifiques.

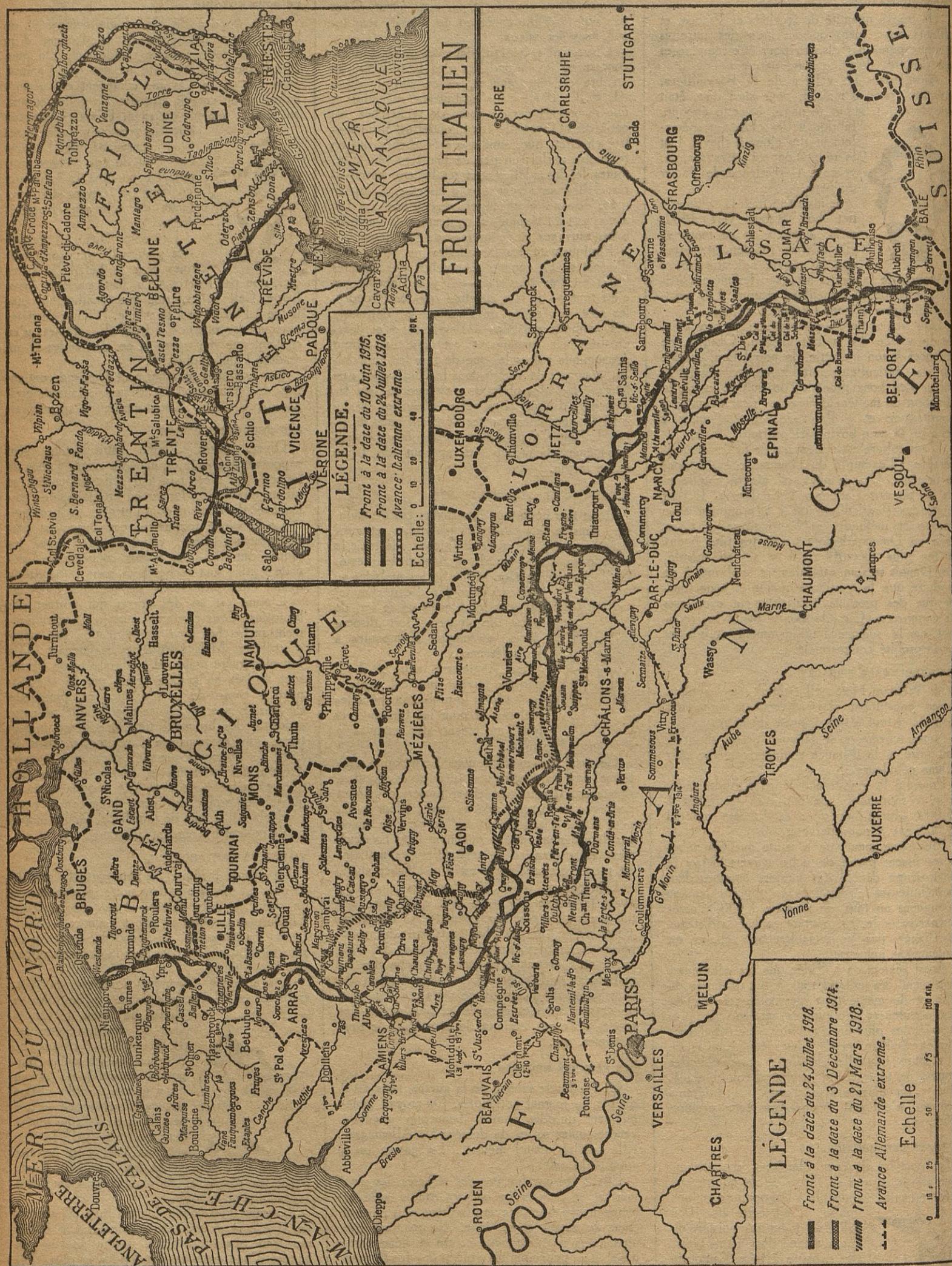
Les autorités demandent toutefois, en Australie et en Nouvelle-Zélande, à contrôler la chasse de façon à l'empêcher de devenir excessive. Il ne faut pas risquer de détruire les véritables pingouins antarctiques, et on n'ira guère faire la chasse au pingouin empereur au fort de l'hiver austral, qui tombe durant l'été boréal ; le pingouin d'Adélie est protégé aussi par les circonstances dans lesquelles il vit. Mais les pingouins sud-antarctiques sont très accessibles et exposés.

L'Antarctique peut fournir aussi beaucoup de viande et de graisse de baleine. Les baleines sont très abondantes, vivant souvent en bandes d'une centaine d'individus et plus. Tel est le cas, en particulier, pour l'orque, qui n'est pas une véritable baleine. On peut tuer l'orque sans inconvénient, mais il ne faudrait pas risquer de détruire les véritables baleines qui constituent une ressource sérieuse à ménager.

V.



LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917-1918)



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

DENDELYS

donne aux dents la blancheur du lys

Savon
Pâte



Nettoie
et
conserve
les dents

Impression
de fraîcheur
délicieuse

TOUTES PARFUMERIES
ET
ARYS, 3, r. de la Paix, Paris

Action
antiseptique très
persistante

PATE : boîte porcelaine, 6 francs ; franco, 6 fr. 70 ;
boîte aluminium, 4 fr. 50 ; franco, 5 francs.
SAVON : boîte porcelaine, 6 francs ; franco, 6 fr. 70 ;
boîte aluminium, 4 fr. 50 ; franco, 5 francs.
ELIXIR : 4 fr. ; fco, 5 fr. 40. — POUDRE : 6 fr. ; fco, 6 fr. 70.

AUCUN ENVOI CONTRE REMBOURSEMENT

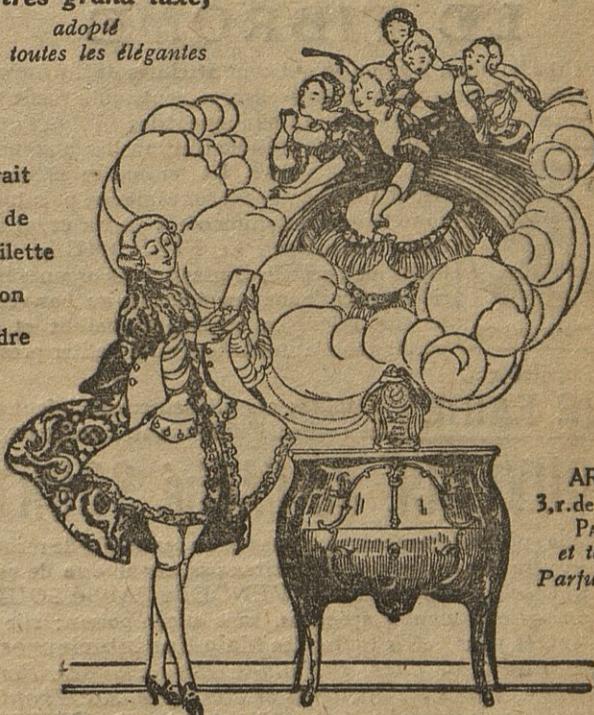
Poudre
Elixir

Purifie
l'haleine,
raffermit
les gencives

Un jour viendra

Parfum d'Arys
de très grand luxe,
adopté
par toutes les élégantes

Extrait
Eau de
toilette
Lotion
Poudre



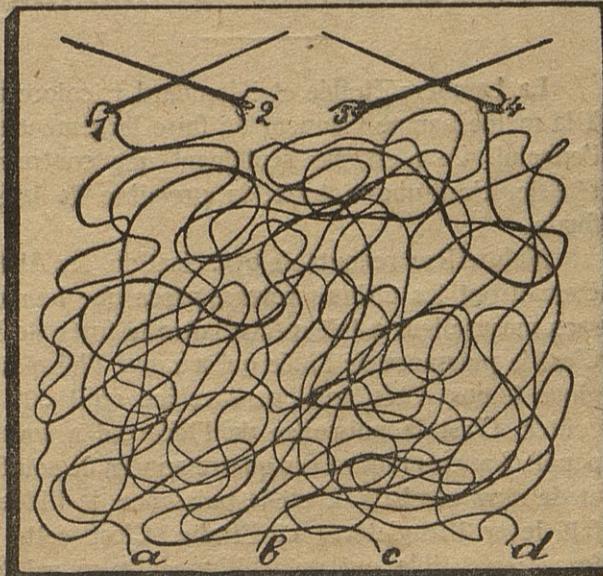
ARYS
3, r. de la Paix
PARIS
et toutes
Parfumeries

*A celle dont mon cœur veut faire une marquise,
Je veux offrir, galant, en un doux abandon,
"Un jour viendra", parfum objet de convoitise
Des femmes désirant le plus rare des dons.*

Le flacon, signé "Lalique", 30 fr. ; franco contre mandat-poste de 34 fr.

NOS CONCOURS

CONCOURS N° 17. - Aiguilles et Fils



Notre dessin représente quatre aiguilles enfilées, qui sont numérotées de 1 à 4.

Il s'agit de nous dire où aboutit le fil partant de l'aiguille 1, celui de l'aiguille 2, de l'aiguille 3 et de l'aiguille 4.

Les bouts de fils opposés sont indiqués par les lettres A, B, C, D.

Combien recevrons-nous de réponses justes pour ce Concours ?

Les solutions seront reçues jusqu'au 22 août et les résultats publiés dans notre numéro du 12 septembre.

LISTE DES PRIX :

1 ^{er} Prix : Une montre	Valeur : 45 fr.
2 ^e » Un dictionnaire de médecine	» 35 »
3 ^e » Une blouse lingerie	» 25 »
4 ^e » Un volume "Pourquoi pas"	» 20 »
5 ^e » Un rasoir mécanique	» 20 »
6 ^e » Un vol. "Maroc pittoresque"	» 15 »
7 ^e et 8 ^e Un arôme Fellah	» 10 »
9 ^e et 10 ^e Un rasoir mécanique	» 10 »

NOTA. — CONCOURS N° 15. — Il faut lire : « Diviser en 140 parties égales, de telle sorte que la circonference se trouve divisée en 8 parties égales. »

LIRE ATTENTIVEMENT

Les concurrents sont instamment priés :

- 1^e De mettre sous enveloppe leur réponse au concours et d'écrire très lisiblement leurs noms et adresse ;
- 2^e De ne jamais placer sous enveloppe une solution contenant des lettres concernant les divers services du PAYS DE FRANCE ;
- 3^e De coller toujours sur la feuille de réponse le bon qui doit être détaché de la page des concours ;
- 4^e D'adresser leurs solutions à la DIRECTION DES CONCOURS du PAYS DE FRANCE, 6, boulevard Poissonnière, à Paris, dans les délais indiqués chaque semaine pour chaque concours ;
- 5^e Pour toute demande de renseignements, joindre un timbre pour la réponse.

AVIS TRÈS IMPORTANT

Tous les prix sont délivrés à Paris dans les bureaux de l'Administration du Pays de France.

Les circonstances actuelles ne nous permettent pas de faire parvenir par colis postaux aux lauréats des concours les prix qui leur sont attribués. Nous les prions, en conséquence, de faire retirer ces lots dans nos bureaux.

Seuls les prix pouvant être adressés par poste seront expédiés sur demande par lettre, en joignant le montant de l'envoi en timbres-poste.

Les gagnants qui n'auront pas réclamé leur prix dans un délai de deux mois à dater de la publication des résultats des concours seront déchus de leurs droits.

Si, pour une cause quelconque, le Pays de France se trouvait dans l'impossibilité de remettre l'un des prix attribués, il se réserve le droit, sans qu'il puisse y avoir de réclamation, d'en attribuer un autre d'une valeur égale.

Découpez le bon de participation à ce concours, bon n° 17, et collez-le sur la feuille de réponse.

CONCOURS N° 17

BON DE CONCOURS

A découper et à coller sur la feuille de concours.

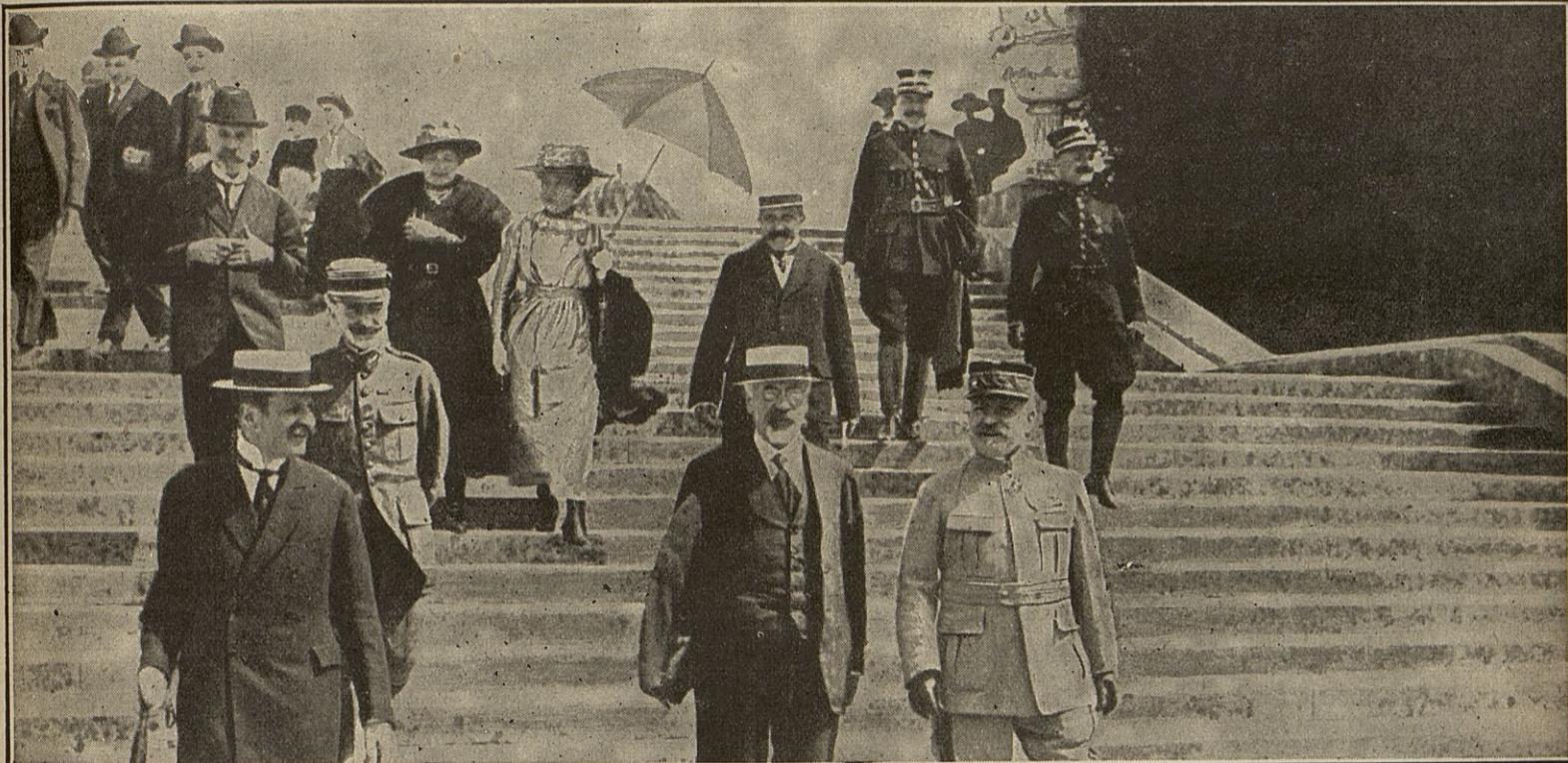
LA FÊTE NATIONALE BELGE



Une foule énorme assiste au concert donné par les musiques militaires des nations alliées dans le parc de Versailles.



Les exercices des chiens de guerre infirmiers, éclaireurs, agents de liaison émerveillèrent les milliers de spectateurs.



Pendant qu'à Sainte-Adresse la fête nationale belge du 21 juillet était célébrée avec un éclat particulier en raison de la réception du général Leman, le glorieux défenseur de Liège, une fête de charité était donnée dans le parc de Versailles au profit des œuvres de guerre belges. Au premier plan, M. Lafferre, ministre de l'instruction publique, qui présidait cette fête.

SUR LE FRONT ORIENTAL

RUSSIE. — La nouvelle est officielle : l'ex-tsar Nicolas II a été fusillé par des bolcheviks à Ekaterinenbourg, dans l'Oural, le 16 juillet ; sous le prétexte qu'il était accusé ou mêlé à un complot contre-révolutionnaire, à l'existence duquel faisait croire l'approche de détachements tchéco-slovaques, le Soviet local le condamna à mort. Malgré certaines apparences, Nicolas II était resté fidèle à ses alliances politiques : les gardes rouges lui ont fait expier, encore plus que ses propres fautes, celles d'un entourage sur lequel il était sans autorité et celles de ses prédécesseurs.

Le débarquement de forces de l'Entente sur la côte mourmane a fourni au gouvernement bolchevik l'occasion de découvrir sa véritable politique : un décret de Trotsky enjoint à tous fonctionnaires et agents russes de refuser leur aide et leur concours aux chefs français et anglais et de contrecarrer leurs opérations le plus possible. La population de la région nous est d'ailleurs favorable. On a annoncé de Copenhague que l'Allemagne avait ajourné les opérations projetées contre la ligne du chemin de fer et le port de Kola ; elles devaient être exécutées avec le concours de l'armée finlandaise, qui montrerait peu de zèle pour cette expédition.

Une intervention du Japon en Sibérie paraît de plus en plus probable et prochaine, les difficultés diplomatiques qui s'y opposaient ayant été résolues. On annonçait officiellement de Tien-Tsin, à la date du 20 juillet, que la Chine participerait aux opérations. La population des différentes villes de la Sibérie est complètement lasse des agissements des bolche-

viks. Ses représentants ont institué un gouvernement provisoire dont les délégués ont signifié, vers le 15 juillet, au gouvernement de Moscou qu'il entendait régir sans l'intrusion des Soviets les intérêts du pays et que, tout en ne visant pas à une séparation avec la Russie, il défendrait par la force toute ingérence bolcheviste dans les affaires intérieures de la Sibérie.

MACÉDOINE ET ALBANIE. — Les troupes franco-italiennes n'ont pas cessé, du 18 au 24, de développer leurs succès en Albanie. A la date du 21 les alliés avaient étendu leur occupation aux villages de Mastoni, Prostani, Vina, et jusqu'au cours de la Holti. Le chiffre des prisonniers faits au cours des opérations dans cette région jusqu'au 19 s'élevait à 2.167. Les alliés avaient en outre enlevé à l'ennemi 32 canons, 38 mitrailleuses, 2.600 fusils, 6 aéroplanes, 387 chariots, des chemins de fer de campagne et aériens, des installations de télégraphie, des vivres, du matériel de guerre, des munitions en quantité. Le 22 juillet les Autrichiens, chassés de leurs positions au sud de la Holti par les Français, leur abandonnaient 600 prisonniers et 12 mitrailleuses, pendant que les Italiens s'emparaient de la hauteur 900 au nord de Goriça, sur la rive ouest du Devoli.

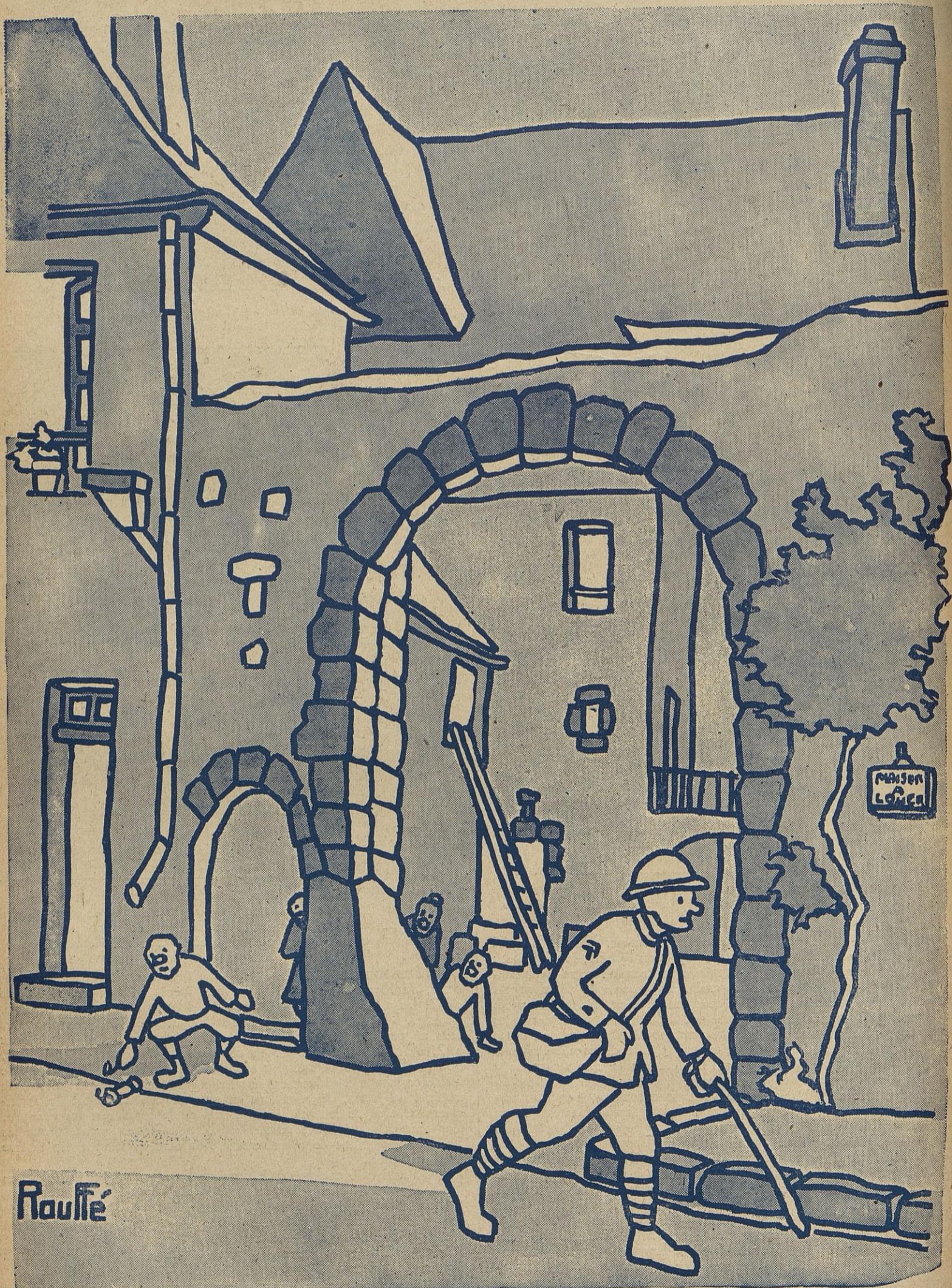
On a signalé quelques opérations sur les autres parties du front, en Macédoine ; mais elles sont d'un intérêt secondaire et d'ailleurs nous ont été favorables. Dans ces secteurs l'artillerie continue à jouer un rôle très actif. On a appris que la situation des Bulgares est toujours précaire en Vieille-Serbie, où ils font face difficilement à l'hostilité de la population. Récemment, au cours d'une révolte, un bataillon bulgare a été anéanti par des révoltés serbes.

LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de 250 francs au document le plus intéressant.

La prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 197 a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru à la page 7 et intitulé : « Les nouveaux chars d'assaut de petit modèle » (photo du milieu).

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

La Guerre en Caricatures



14-JUILLET CAMPAGNARD

Le poilu qui vient de « tirer » dix-huit mois dans une batterie de 400 :
— Quel plaisir peuvent bien avoir ces gosses à faire partir des pétards ?...